LES

PENSÉES DE CARITA

ET

LES RÉFLEXIONS DE MARIE

EXPRIMÉES PAR

A. LAURENT DE FAGET

MEDIUM

Il faut défricher de nouveau le terrain de la foi ; il faut prendre pour charrue la raison et ensemencer la terre de vérités.

CARITA.

Tout est âme.

MARIE.

LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES
5, RUE DES PETITS-CHAMPS
PARIS
—
1888

LES

PENSÉES DE CARITA

ET

LES RÉFLEXIONS DE MARIE

EXPRIMÉES PAR

A. LAURENT DE FAGET

MEDIUM

Il faut défricher de nouveau le terrain de la foi; il faut prendre pour charrue la raison et ensemencer la terre de vérités.

CARITA.

Tout est âme.

MARIE.

LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES
5, RUE DES PETITS-CHAMPS
PARIS

—

1888

PRÉFACE

Choisi comme médium par deux esprits dont je sentais les fluides sympathiques autour de moi et dont la pensée éveillait son écho dans mon cœur, j'ai écrit ces pages sous leur dictée en quelques soirées d'hiver.

Je les donne aujourd'hui comme elles m'ont été données, sans y rien changer, respectant la pensée de mes guides et ne touchant que très légèrement à la forme de leurs communications.

Si ces pages plaisent aux lecteurs et s'ils prennent soin de m'en informer, je demanderai à Carita et à Marie de vouloir bien continuer ces études philosophiques.

Je souhaite que ce petit ouvrage apprenne à quelques personnes un peu de la philosophie et de la morale spirites. Je serai heureux s'il peut faire quelque bien.

Je prie nos bons amis de l'espace de faciliter sa propagation et Dieu de la bénir.

A. Laurent de Faget.

15 décembre 1887.

LES

PENSÉES DE CARITA

AU MÉDIUM

Non, mon enfant, vous ne vous trompez pas : j'ai, en effet, quelque chose à dire aux hommes et je vous choisis, vous qui avez souffert et médité, pour m'aider à mener à bien la tâche entreprise.

Votre monde est encore divisé par bien des passions et assombri par bien des vices. La lumière divine peut difficilement percer les ténèbres de l'ignorance humaine.

Vos maîtres, vos docteurs en science, ont creusé des sillons que l'humanité n'exploite pas toujours et dans lesquels des esprits aventureux ou orgueilleux ont souvent jeté de mauvais germes. Il faut défricher de nouveau le terrain de la foi ; il faut prendre pour charrue la raison et ensemencer la terre de vérités.

Si nous sommes trop faibles pour cette tâche, nous prierons Dieu de nous aider ; et, avant de commencer cette œuvre, nous nous élèverons jusqu'à lui.

O souveraine puissance que chacun sent en soi et autour de soi ; auteur de tout ce qui existe ; sublime amour qui allumes des soleils dans l'immensité et fais éclore la fleur qui nous charme par son parfum et son coloris ; Dieu éternel qu'on peut nier, mais qui n'en existes pas moins, cause suprême de la création : nous nous élevons vers toi, parce que, devant les pro-

ductions sans nombre de ton génie, nous nous sentons infimes ; daigne nous montrer la route que nous devons suivre.

L'homme est un égaré qu'il faut remettre dans la bonne voie.

Des penseurs illustres l'ont conduit vers toi ; d'autres, n'écoutant que leurs spéculations rétives au bon sens et à l'équité, l'ont éloigné de la perfection qui est ton image.

Des poètes l'ont élevé, d'autres l'ont corrompu. L'art s'est traîné dans la boue réaliste et dans l'injure matérialiste.

La religion n'a pas été comprise. Le suprême idéal des âmes est étouffé presque partout sous la lettre qui tue et sous le despotisme qui dévore.

O Dieu ! laisse tomber sur nos âmes un rayon de ton amour, afin que nous puissions éclairer ceux qui doutent et consoler ceux qui pleurent.

Carita.

I

LE PROGRÈS MORAL

Mon cher poète (1).

Il est bon de dire aux hommes qui je suis, et, puisque vous voulez travailler avec moi, ne craignez rien de ce qui est la vérité.

Je suis un esprit détaché de l'enveloppe humaine. J'ai vécu sur la terre bien des fois et ma dernière incarnation a été pénible, laborieuse. J'ai pansé bien des plaies, soulagé bien des maux et l'on m'a appelée Carita, qui veut dire charité, parce que j'ai fait de cette vertu mon premier devoir.

Or, la charité est méconnue dans votre monde où la prostitution, l'amour de l'or, l'ambition insatiable, toutes les fumées de l'orgueil, toutes les ténèbres de la jalousie empêchent l'homme de vivre heureux.

Et c'est pourquoi, moi, vieille mère de quatre-vingt-dix ans — c'est l'âge que j'avais dans ma dernière incarnation au moment de quitter ce monde — c'est pourquoi je viens exhorter les hommes à devenir meilleurs, à se tendre la main pour progresser ensemble.

Dieu a voulu laisser sa trace dans le cœur humain : il l'a illuminé par la foi et enhardi par l'espérance, mais il l'a adouci par l'amour, et l'amour, qui se répand en charité bienfaisante, est sa plus belle manifestation.

Eh quoi ! vous voyez autour de vous des êtres viciés par la misère, à qui l'air manque dans leurs bouges enfumés et qui s'étiolent faute d'espace, de nourriture et de soleil ; vous voyez la décomposition sociale autour de vous

(1) M. Laurent de Faget.

et vous ne vous dites pas que tous ces sinistres avant-coureurs des révolutions violentes ne peuvent être arrêtés que par l'amour?...

O hommes généreux qui m'entendez, volez au secours de vos frères ; penchez-vous sur les solitudes malsaines, sur la pauvreté qui n'est point vicieuse, sur toutes les plaies, même les plus répugnantes, de la malheureuse humanité.

Votre devoir est de secourir vos frères. Que votre parole soit douce au cœur des blessés, des déshérités de ce monde qui demandent du pain, de la lumière, de l'espérance.

Moralistes qui cherchez la face éblouissante de l'Eternel ; penseurs qui le niez encore ; poètes qui montez vers lui sur l'aile du vague et de l'inconnu ; comment se fait-il que vous ne l'ayez pas encore reconnu parmi vous? Dieu a pris une forme idéale, mais visible, pour apparaître aux hommes. Il est amour. C'est lui qui rayonne des cœurs indulgents, sensibles aux maux de l'humanité ; il est dans les yeux pleins d'une pitié profonde pour les infortunes de ce monde.

Riches, dont les palais sont brillants et fastueux, n'oubliez pas la mansarde du pauvre ; jeunes filles dont la vie s'écoule au milieu des plaisirs dorés, beaux papillons épris des fleurs multicolores qui naissent autour de vous, n'oubliez pas ces autres jeunes filles pâles et languissantes qui traînent une vie misérable sous leurs haillons. Beaux papillons, allez vers l'insecte rampant qui n'a point d'ailes ; allez vers la nudité qui a froid et faim ; prodiguez à l'infortune les dons que vous tenez du ciel.

Sans amour, hommes, vous n'arriverez à rien. Toutes vos luttes dans le passé, dans le présent et dans l'avenir sont nées ou naîtront de votre manque absolu d'amour.

Pourquoi les religions ne rattachent-elles presque plus les hommes à leur idéal divin? Parce que l'amour leur a manqué; parce que l'égoïsme, frère du veau d'or, a été adoré sur l'autel des faux dieux.

Pourquoi, en politique, tant d'efforts perdus, tant de nobles enthousiasmes oubliés des masses? Parce que la vraie fraternité n'existe pas ; parce que les masses sociales ne voient pas à leur horizon ce rayon d'amour qu'on leur annonce depuis si longtemps.

Aussi, quel spectacle nous présente cette terre où se disputent tant d'intérêts et tant de haines?

Une goule avide de sang humain semble renfermée dans le cœur de chaque monarque tritureur de peuples. La sociabilité n'est comprise par aucun

d'eux. Leur fonction semble consister tout entière dans l'accumulation de leur force brutale. Le canon parle et l'intelligence languit. Les nations croulent, se disloquent et ne progressent guère. A l'époque des conquérants et des batailleurs, les arts s'étiolent et la pensée s'éteint.

O lumière de l'amour, sois l'évangile nouveau ; ce n'est que par toi que l'humanité, chassant peu à peu les ombres du mal, pourra se mettre en équilibre avec elle-même et avec Dieu.

II

REGARDONS DIEU

Dans le principe des choses, dans les fondements de l'Univers, l'esprit humain cherche à reconnaître la souveraine puissance d'un Dieu. Il faut à l'homme des preuves matérielles. Il est si fragile d'opinion, si faible de tendance, si efféminé que, devant le tableau magistral de la nature ensoleillée, il ne sait pas voir la vérité luire.

Dieu n'est pourtant pas une abstraction qu'on ne puisse atteindre. Il est, il est, il est, comme l'a écrit le poète. Tout le raconte, tout le décrit, tout en témoigne.

Vous respirez une fleur et vous ne vous demandez pas quelle loi lui a donné ce parfum délicat et suave qui vous charme ! Vous entendez un oiseau chanter, vous le voyez lisser les plumes de son aile : vous ne vous demandez pas qui est-ce qui a formé son aile aux vives couleurs !

L'arbre, le ruisseau qui court en gazouillant, l'étoile mélancolique qui rêve, grand œil ouvert sur les défaillances humaines ; l'ensemble de la nature révèle un auteur admirable. Rien, dans la matière, ne peut produire l'intelligence. Il faut donc bien qu'elle émane de Dieu.

Que de grandeurs au sein des choses ! Sous la terre, des gaz travaillent, des feux s'allument, des plantes naissent, des racines profondes s'étendent. Les infiniment petits multiplient la puissance, la grandeur divine, et font éclater l'intelligence et l'amour de celui qui règne sur les mondes sans fin.

Connaissez-vous toutes les combinaisons des fluides de l'espace? Connaissez-vous toutes les décompositions et toutes les recompositions de la matière ? — Savants, chercheurs, historiens, poètes, vous tous qui êtes fiers

de votre génie ou de votre talent, avez-vous sondé tous les secrets de la création, toutes les lois de la destinée ? Avez-vous toujours bien recueilli tous les enseignements de l'histoire des peuples ? Avez-vous compté avec ce mystérieux inconnu qui tourne les pages du livre des nations et fait naître l'heure des grandes catastrophes régénératrices de l'humanité ?...

Vous cherchez Dieu et vous avez devant les yeux sa loi, sa loi universelle, infiniment intelligente, patiente et douce.

Rien ne se heurte dans la mécanique céleste ; rien ne se détruit dans l'ensemble de l'univers.

Où l'homme voit des forces aveugles, il y a, partout, une loi rédemptrice, une loi de progrès et d'amour.

O poète ! rêve devant l'infini. C'est encore toi qui, malgré tes imperfections, sors le mieux de l'ombre humaine pour admirer l'éclat du vrai jour.

Salue Dieu, aurore des jours sans terme, soleil de l'infini, lumière de ta conscience.

Salue Dieu bien au-delà des horizons bornés de vos sciences enfantines. Admire-le dans la splendide immensité, géant parmi tous les soleils, atome parmi les atomes, matière avec la matière et rayon partout.

Dieu, cet abîme, a une puissance : l'amour !

L'invisible est son enveloppe. Il ne devient visible que pour les esprits saturés d'amour et de foi.

Les passions mesquines et égoïstes, les fausses grandeurs de la terre ont presque toujours les yeux fermés du côté de son idéal suprême. Dieu se cache aux puissants orgueilleux : il se montre à l'innocence.

III

DES RELIGIONS

Pourquoi les religions nous ont-elles gâté notre idéal divin ? Pourquoi des hommes ont-ils jeté un voile sur la grandeur divine ?

Dès l'aurore du genre humain, dans le berceau des premiers peuples, Dieu était adoré en esprit et en vérité. Des hommes sont venus, ont jeté bas l'échafaudage religieux des peuples primitifs, ont saccagé toutes choses, ont promené le fer et la flamme en tous lieux et ont bâti des temples à la divinité.

Du jour où on a renfermé Dieu, on l'a voilé. Du jour où un tabernacle l'a contenu, l'homme ne l'a plus autant vu lui sourire dans la fixité des soleils !

La nature, voilà le seul temple qui convienne à la Toute-puissance, dont les temples de la terre ne nous présentent qu'une image affaiblie, fort peu ressemblante.

L'homme est mesquin et factice presque toujours. Il ne lui a pas suffi d'enlever à Dieu son piédestal universel dans l'infini. Non seulement il a dépoétisé la grande figure de l'Eternel en enveloppant Dieu sous les voiles du temple, mais encore il lui a fallu un dieu saisissable et mortel, une copie de l'homme.

Et alors est née cette légende du fils de Dieu se sacrifiant pour nous, étendant ses membres sur une croix infâme et payant de son sang la dette de l'humanité.

Non, Dieu n'a jamais été incarné dans un corps humain ! Non, personne ici-bas, pas plus que dans les régions éthérées, ne peut prétendre avoir

quelque ressemblance avec l'incommensurable ! Non, Dieu n'a pas de fils privilégié !

Il lance les soleils et les globes infinis dans l'espace : il ne descend pas à se vêtir d'une chair dans un monde comme le nôtre.

Le Christ a existé et ce grand homme est venu ouvrir devant nos pas le chemin sublime du progrès.

Mais comparer le Christ à Dieu, c'est dérisoire aujourd'hui que des millions de soleils, que des milliards de globes habités sont reconnus dans l'espace.

Inclinons-nous devant celui qui renferme tout en lui et existe en toutes choses. Admirons Dieu et remercions le Christ, mais ne confondons jamais le miroir et la lumière.

Toutes les régions ont un idéal plus ou moins pur que les prêtres dévient. Tous les cultes se perdent par les côtés extérieurs. Les interprétations erronées des textes primitifs de leur enseignement entretiennent chez les hommes des faiblesses d'entendement, des infériorités de perception qui les rabaissent et les rapprochent de certains animaux intelligents.

Le devoir de tous ceux que l'amour du progrès enflamme, est de débarrasser l'esprit humain de son bandeau clérical. Les pasteurs de peuples sont doux et humbles; ils n'ont point l'arrogance, la fierté épiscopales. L'amour, voilà le signe du vrai missionnaire de la divinité.

IV

LE DEVOIR

Il y a une loi rédemptrice de l'humanité. Cette loi doit être gravée dans le cœur de tout homme. Elle nous prouve que nous sommes solidaires les uns des autres et qu'il y a un Dieu.

En effet, le devoir est la loi générale qui nous unit par le travail, par la charité, par l'amour. C'est lui qui, dans tous les globes de l'espace, pousse les humanités à s'améliorer en vue de leurs destinées futures.

Connaître son devoir, c'est être intelligent, c'est chercher le vrai, le juste et l'utile. Faire son devoir, c'est entrer dans l'harmonie humaine qui nous conduit au bonheur.

Heureux ceux que leur devoir n'effraie pas et qui le remplissent sans amertume, quels que soient leurs déboires et leurs infortunes !

Ceux-là sont les aimés de la souveraine puissance qui gouverne les étoiles et lie les âmes. Ce sont les élus de la terre, les voyants de l'infini.

Pauvre globe qui roules encore dans le chaos, apprends de ceux qui accomplissent leurs devoirs, quelles sont les responsabilités humaines, sociales et individuelles. Apprends d'eux les douceurs du martyre et les consolations de l'espérance.

Le devoir n'est pas toujours dans une observation méticuleuse des lois humaines. Le devoir est inscrit dans la conscience de chacun de nous en traits lumineux.

A l'un, il ordonne le dévouement sans limites pour un être aimé ; à l'autre, il demande le dévouement à la patrie. Il dit au soldat de mourir pour son pays, à l'artiste de rêver longtemps au beau avant de le fixer sur la toile ou

dans le marbre ; au poète d'aimer l'idéal ; au métaphysicien de chercher à comprendre Dieu.

Le devoir est multiple. Il n'est pas pour tous le même. N'emmaillotez pas vos âmes, ne les soumettez pas à un même niveau. Les unes sont transcendantes, les autres modestes. Le même fardeau n'est pas pour toutes les épaules. L'un est destiné à convaincre, celui-ci à lutter, cet autre à méditer dans le silence. N'ayez pas les mêmes regards quand vous considérez le but de la vie. Et, surtout, ne vous anathématisez pas quand vous poursuivez ce but par des chemins différents. La variété humaine le veut ainsi. Comme il y a une gamme de couleurs, il y a une gamme de volontés.

V

PREMIÈRES NOTIONS RELIGIEUSES

Quand l'homme est parvenu à l'âge de raison et que les passions parlent à son cœur en même temps que Dieu parle à sa conscience, il a des moments de lucidité extrême pendant lesquels son esprit perçoit le vrai.

Alors, s'il a été élevé chrétiennement, il sait qu'il y a un Dieu, un souverain créateur de toutes choses, et il l'admire dans les luttes mêmes de sa raison et de son cœur.

Mais s'il ne lui a pas été donné de boire à la source religieuse qui, depuis dix-huit cents ans, apaise la soif mystique de l'humanité, s'il n'a pas la foi, que deviendra-t-il ?

Jouet de l'orage, il sera ballotté par tous les vents du doute. S'il a perdu fortune, amitié, amour ; s'il est seul et désolé, vivra-t-il ? Non, il mourra chaque jour.

A l'homme désespéré ou simplement ennuyé, une foi religieuse serait nécessaire. Il n'en a pas les éléments.

Quel culte peut les lui donner ? Aucun.

Il a cependant un moyen de s'élever au-dessus de lui-même et de voir la lumière divine.

Il n'a qu'à contempler la nature.

Sous chaque feuille que le vent pousse, sous chaque nid où l'oiseau chante sa chanson d'amour ; partout où la nature est gracieuse et douce, Dieu a un nom : la bonté.

Aux éclats du tonnerre, quand les nuages amoncelés ressemblent à une immense troupe d'oiseaux bruns fuyant vers l'horizon ; quand, au milieu de

l'étendue céleste, de gros nuages noirs, qui recèlent la foudre, la laissent échapper en brillants zigzags ; partout où la nature est puissante et terrible, Dieu a un autre nom : la majesté.

Sur les pics géants couronnés de neige ; dans le fond des vallons ombreux que la rose parfume et décore ; sur la surface unie et calme du grand lac d'argent, Dieu à un troisième nom : la poésie.

C'est dans la nature que nous trouvons nos premières impressions religieuses ; c'est en elle que Dieu se révèle le plus.

A celui qui manque d'assises dogmatiques, il reste un livre à consulter. Ce livre, où le soleil brille à chaque page, où les ombres elles-mêmes sont des lumières ; ce livre, qui roule des océans et soutient des étoiles dans l'infini, c'est la bible vivante et parlante, c'est l'immense et magnifique panorama de la nature !

VI

DANS LA NATURE

De la nature se dégagent des parfums et des voix. Ces voix et ces parfums ont des accents secrets pour dire aux hommes qu'au-dessus de la matière brute il y a l'intelligence lumineuse ; qu'au-dessus des tressaillements des muscles, il y a les profondeurs de la pensée. Celle-ci, dans l'homme, est souriante ou agitée, soit qu'elle examine le côté idéal de la création, soit qu'elle se replie sur elle-même en voyant les passions humaines dans toute leur horreur forcenée et idiote.

Le langage du vent dans les arbres, le cri des roseaux plaintifs, le murmure lent et doux des choses fait rêver notre âme aux esprits, ses frères de l'espace, qui vivent après la mort d'ici-bas.

Oh ! les saints recueillements que procure la nature !

Une rose fleurit, un papillon passe et la voit si humide de rosée, si brillante, qu'il s'y pose un instant avant de poursuivre sa course vagabonde.

Et l'âme aussitôt de rêver aux milles choses qui concernent l'âme et son voyage à travers les mondes.

— Pourquoi, me direz-vous, nous tant parler de la nature ?

Certes ! les mers aux vagues et sourds murmures ont des perles au fond de leur lit, mais elle y ont roulé des cadavres !

Certes ! les buissons verts tapissés de roses attirent nos regards et nous charment, mais l'épine est sous la fleur.

La nature, belle et souriante pour les uns, sonne des glas de mort pour ceux qui ont perdu des êtres aimés !

Pourquoi nous parlez-vous de la nature, qui a des poisons et des serpents en même temps que des fleurs et des oiseaux ?

— Pauvres hommes, nos frères, revenez à vous, — répondrons-nous. Ne regardez pas la nature à travers vos railleries impitoyables d'hommes blasés, de sceptiques épris du mal. Voyez, dans ce sanctuaire du beau, la révélation de l'Etre suprême, de celui dont le regard dore des blés et verdit les coteaux, dont l'haleine imprime au ruisseau sa course, et qui soutient dans sa main tous les horizons infinis !

Quand vous aurez promené votre rêve à travers la réalité des bois, à travers les douces visions qu'elle enfante, vous vous sentirez meilleurs, plus purs, plus heureux.

Echappez à l'atmosphère étouffante des villes ; allez, dans les prés, cueillir la marguerite étoilée, la petite pâquerette au cœur d'or ; allez guetter les oiseaux sortant du feuillage ; allez chanter l'hymne de toute la création par la voix de votre âme.

Et vous vous mêlerez alors à l'âme limpide des choses ; vous verrez mieux l'univers et vous trouverez, au fond de toutes ses lois, la présence de la divinité.

VII

DANS LES ÉTOILES

Beauté de Dieu dans la nature, mer d'étoiles que balancent à nos yeux les airs fluides qui nous entourent; vague de l'inconnu, de l'infini bleu qui s'étend sans limites à nos regards étonnés, recevez le culte de mon admiration, la prière de ma foi.

Vous êtes, immensités lumineuses ; champs d'azur, rien ne peut vous empêcher de rouler des mondes dans vos formidables plis ; vous êtes, gouffres béants et insondables, vertigineuses sphères où l'esprit affolé des hommes cherche la substance éternelle.

Vous êtes... et du bord de notre gouffre amer, d'où la lumière du progrès nous fera sortir, du sein des plaines affreuses de ce monde en chaos s'élève un cri de béatitude vers vous.

O astres sereins et fiers, solitudes vagues et profondes, vous nous révélez Dieu, qui a écrit son nom dans les cieux avec les mille lettres flamboyantes des soleils.

L'homme cherche des preuves de l'existence de Dieu dans la matière qui l'entoure et qui l'obsède. Il voit le mal dans la nature et dans l'homme ; ce mal lui cache Dieu. Il ne sait pas le voir dans l'éblouissement des soleils, dans le rayonnement fin et mystérieux des étoiles. La pensée humaine est fille de la pensée divine, mais elle renie souvent sa mère.

Hélas ! l'homme est rampant ; toutes les ailes de son âme, qu'a mordues l'adversité et qu'a rognées le temps, ne lui suffisent plus pour monter dans l'azur qui l'appelle. Et il en vient à nier cette âme qui ne vole plus, qui ne s'élève plus.

L'âme et Dieu, l'un suffit à prouver l'autre.

VIII

DE L'AME

Qu'est-ce que l'âme ? me demandent les matérialistes.

— L'âme, leur répondrai-je, est le principe de la vie intelligente, le moi conscient de chaque être.

Otez l'âme au corps, que vous restera-il ? Un organisme vidé, ramolli et croulant. Sans l'âme, l'être n'existe plus qu'à l'état confus. Sans doute la matière elle-même doit subir des transformations qui l'élèveront sur l'échelle sans fin de la vie ; mais sans l'âme, elle ne connaît ni joie, ni douleur, ni espérance.

L'âme ne tombe pas sous les sens ; elle n'est pas une réalité tangible en ce monde, mais elle a, elle aussi, sa part de matière. Sans la matière, rien ne peut exister, et tout est matière si l'on veut, mais à des degrés tellement différents qu'assimiler l'âme au corps serait folie.

La matière de l'âme est fluide et lumineuse ; la matière du corps, hélas ! est grossière et doit périr.

L'âme est la matière céleste, celle qui possède la flamme divine, la comprend et peut l'aimer.

Les animaux aussi ont une âme, appropriée à leur degré d'élévation.

Les plantes aussi ont une âme, endormie gracieusement dans les corolles parfumées, mais aspirant l'air et s'ouvrant à la lumière du soleil.

Le minéral aussi a une âme, âme sombre et voilée qui se réveille parfois dans les grands cataclysme de la nature.

Toute chose est un être qui doit grandir, mais tandis que la forme matérielle s'épuise et se dissout, le principe de vie, qui est l'âme, poursuit sa course éternelle à travers toutes les transformations de la matière.

Ne confondez pas le corps et l'âme. L'un est l'obstacle apparent, la prison temporaire ; l'autre est le prisonnier aux ailes ardentes, qui ira planer dans

la sérénité de l'azur. Le corps retient l'âme sous le joug des passions ; l'âme s'émancipe, s'éclaire et s'élève au-dessus des tentations grossières parce qu'elle sent en elle quelque chose de la divine essence; parce que, même lorsqu'elle s'est dégradée dans la boue humaine, elle peut encore se rappeler son origine et se relever, lumineuse, de ses fautes qui l'ont abaissée.

Le corps est nécessaire à l'âme parce que, dans cette route à deux qu'on appelle la vie, la matière épure l'âme au creuset de l'expérience et de la douleur.

Un jour, l'âme ayant achevé sa course terrestre et acquis les vertus qui lui manquaient, cessera d'emprunter au corps matériel d'ici-bas un organisme insuffisant à ses nouvelles facultés : et alors, après des vies renaissantes sur ce globe ou dans d'autres, elle s'affranchira à tout jamais du contact de la chair mortelle. Elle s'enveloppera d'un corps gazeux qui lui facilitera ses manifestations et ne la gênera plus dans aucune de ses expansions.

Homme! prépare dès ici-bas ta vie future, qui sera belle et grande dès que tu seras devenu un esprit meilleur.

Soumets-toi à la loi divine qui te conduit vers le bonheur par la souffrance. Apaise tes alarmes, diminue tes regrets, cesse tes plaintes. Sois confiant en Dieu et en toi-même : le sort que tu as rêvé sera plus beau que tu n'as jamais osé l'entrevoir.

IX

PLURALITÉ DES EXISTENCES

D'où vient l'âme humaine? A-t-elle passé par les différents règnes de la nature?

Grave question qu'il importe de résoudre aujourd'hui que l'esprit de l'homme regarde face à face les grands problèmes de sa destinée.

Il n'y a qu'une loi de justice dans l'univers. Le progrès est la loi des êtres.

Ces principes établis nous suffisent pour conclure à la possibilité, à la nécessité de notre passage à travers les règnes inférieurs de la création.

— Mais nous ne nous souvenons pas, disent les matérialistes. Comment aurions-nous été autre chose que ce que nous sommes?

— La perte du souvenir n'est qu'une question secondaire pour qui sait penser.

Nous ne nous souvenons que d'une partie très infime des événements qui ont marqué notre vie présente et, des rêves de l'enfant, des sensations de l'adulte, il ne nous reste qu'un vague ressouvenir à travers mille circonstances qui ont jeté chacune son reflet sur notre vie.

On peut dire que les événements importants, seuls, nous frappent.

Nous souvenons-nous des demi pensées et des mots vagues que nous avons balbutiés dès nos premiers pas dans cette vie?

Et cette mère, cette douce mère qui nous berçait dans nos langes, nous lui conservons, certes! notre respect attendri, notre affection la plus touchante peut-être, mais combien, parmi nous, ont perdu le souvenir des bons conseils qu'elle nous donnait et des notes mélancoliques et suaves qu'elle nous chantait pour nous endormir!

L'homme navigue sur un océan d'oubli. Ne trouvons pas étonnant qu'il ne se rappelle rien de ses existences antérieures, puisqu'il se souvient à peine de ce qu'il faisait il y a dix ans.

Dieu a voulu que le souvenir de nos existences précédentes nous fût voilé pour un temps fort court : celui qui est nécessaire à une vie nouvelle. Mais quand notre âme retourne au séjour des esprits, elle voit son horizon passé et futur; elle peut alors plonger, par le souvenir, dans ses incarnations antérieures.

— A quoi lui servent ses diverses incarnations ? Comment profitera-t-elle de la bonté de Dieu, qui lui permet de se réhabiliter dans les épreuves de la vie, si elle ne peut remonter de l'effet à la cause qui l'a fait naître; si elle ne et peut se prouver à elle-même qu'elle a vécu?

— Sa raison lui suffit pour comprendre qu'il ne peut en être autrement, les esprits de l'espace viennent confirmer ce que la raison lui enseigne.

Si nous n'avions pas vécu plusieurs fois, de quoi pourrions-nous être responsables aux yeux de Dieu? Comment pourrions-nous vivre, dans ce bas monde, escortés de l'idée que nous valons mieux que d'autres et que nous souffrons davantage? Pourquoi l'inégalité des conditions humaines? Pourquoi le bonheur pour les uns et le malheur pour les autres?

L'homme aurait le droit de douter de tout et de Dieu même s'il était renfermé dans une seule existence, qui aboutirait à un ciel impossible ou à un enfer incompréhensible.

Nos luttes nous sont nécessaires pour progresser. Celui qui est dans une condition inférieure sous le rapport du travail et de la position sociale, celui-là a mérité qu'il en fût ainsi. Ses progrès ont besoin d'être dirigés du côté du renoncement et du sacrifice. Le riche, au contraire, a besoin de s'éprouver au contact des passions que la fortune enfante. Chacun de nous suit la filière où il s'est engagé depuis des milliers d'années peut-être.

Et ajoutons que nous devons tous passer successivement par les mêmes épreuves et les mêmes souffrances. L'ordre éternel le veut ainsi. Chacune de nos étapes terrestres dans un corps nouveau est un nouvel appel que le Créateur fait à nos âmes. Sachons l'entendre, oublions nos haines, nos prévarications, nos insolences, pour ne voir que les progrès qui nous restent à accomplir.

X

VIE DE L'ESPACE

Que deviendrons-nous après la mort du corps? Que fait l'esprit dans l'espace avant d'avoir repris dans le sein d'une jeune mère l'enveloppe mortelle qui doit prochainement le recouvrir ?

L'esprit, après la mort du corps, s'élève dans l'espace où l'attirent les différents groupes d'âmes qui lui sont similaires. C'est dans son contact avec ses pareils et par la vue qu'il a des natures supérieures à la sienne, qu'il se classe dans les milieux qui lui sont propres. Comme le liège remonte toujours à la surface de l'eau, de même l'âme retourne, par le simple jeu de ses aspirations, vers les âmes semblables à elle. C'est une loi naturelle créée par la prévoyance de l'Être suprême.

Un jour arrivera où cette âme, que Dieu atteint comme toutes les autres, sentira le besoin de progresser ; et alors, ou bien elle tâchera de s'élever parmi ses compagnes de l'azur, ou bien elle demandera une nouvelle existence de souffrances et de luttes dans un corps matériel.

Mais avant de reprendre ce corps qui la fera de nouveau progresser, avant de s'astreindre aux durs labeurs, aux peines périlleuses de la vie matérielle humaine, elle passera de longues années peut-être dans la stérilité d'un repos uniforme.

C'est pendant ce temps que les âmes, même secondaires, agissent sur les vivants qui les interrogent, ou même sur ceux qui n'ont aucune idée de leur présence, aucun soupçon de leur existence.

Les faits spirites sont produits par l'accouplement de ces âmes avec nos forces matérielles.

Le Spiritisme nous explique ces phénomènes étranges qui, sous le nom de

coups frappés, bris ou déplacement de meubles, tiennent une grande place dans l'histoire des apparitions.

Mais ce serait une erreur de croire qu'aux esprits inférieurs seuls revient le privilège de se communiquer aux hommes.

Il est des natures humaines douées de facultés puissantes et attractives, qui ont le pouvoir d'obliger les esprits de second ordre de se rendre à leur appel.

Mais des intelligences supérieures planent sur l'humanité. L'homme peut les appeler aussi, non les contraindre.

Les esprits d'élite se manifestent quelquefois aux hommes pour les éclairer sur leurs devoirs et leur montrer la route qu'ils doivent suivre pour le bonheur de l'humanité.

Ne vous laissez pas décourager par le spectacle des passions mauvaises. Dieu veille, les esprits agissent, l'ordre et l'autorité sont partout, de même que la vérité et la liberté. Allez avec confiance, hommes, mes frères, dans la voie bénie qui vous est ouverte et que Dieu montre sans fin aux regards de tous.

XI

LA TOLÉRANCE

La tolérance est cette vertu qui accepte les controverses même irritées et répond par la douceur aux attaques passionnées.

La tolérance est une grande vertu et l'indice d'une âme très élevée.

Qui est-ce qui peut dire qu'il domine assez ses passions pour répondre de lui-même ?

Qui est-ce qui, les yeux pleins d'amour, malgré une conviction contraire à celle qui est exprimée devant lui, peut affirmer qu'il ne verra que le côté élevé de la discussion et ne se laissera jamais entraîner à des paroles violentes et irréfléchies ?

La tolérance est noble et douce ; elle dédaigne de trop charger un adversaire maladroit ou injuste ; elle se reconnaît imparfaite et rougirait de donner prise à des manifestations hostiles. Elle ne se contentera pas d'être bonne pour tous ; elle se surveillera pour ne pas dégénérer en faiblesse.

Si tout le monde était tolérant, les idées nouvelles de progrès, de justice sociale, de perfection humaine se développeraient bien plus vite. L'animosité entre les adversaires les empêche d'étudier leurs dires réciproques, d'écarter le vrai du faux et de prendre à la thèse de chacun le côté de lumière qu'elle comporte.

Soyez tolérants parce que c'est un devoir; soyez-le surtout parce que la tolérance seule peut élever votre monde, encore en retard, sur l'échelle du progrès.

XII

LA CHARITÉ

Il ne faut pas confondre la charité avec la tolérance. Celle-ci embrasse l'univers pour accepter toutes les causes défendues, bonnes ou mauvaises, sauf à en faire un triage sérieux, sans aigreur et sans parti-pris. La tolérance pardonne aussi les travers des hommes, sachant qu'ici-bas personne n'est parfait.

Mais la charité va plus loin encore que la tolérance.

Elle ne se contente pas de supporter sans sourciller l'avalanche des bêtises et des passions humaines; elle va au-devant d'elles pour panser les plaies qu'elles font; elle descend en chaque homme pour le prémunir contre lui-même; elle est bonne et douce, et souriante, et victorieuse, car jamais la charité n'a trouvé d'adversaires qu'elle n'ait vaincus.

Rien n'est plus beau, sur la terre des hommes, que cette charité sublime qui les enveloppe tous d'amour.

Les grands penseurs ont beaucoup de mérite. Les génies littéraires ou artistiques tiennent une grande place en ce monde.

Une place plus belle encore est due aux pionniers de l'avenir qui se penchent sur l'humanité pour la consoler de ses maux et la soutenir dans ses épreuves.

Les Vincent de Paul, les Fénélon, les vertueux et les sages pèsent moins dans la balance humaine que les despotes couronnés dont le glaive a ravagé la terre. Mais les victorieux d'ici-bas sont souvent les vaincus de là-haut.

O vous, les doux martyrs de l'humanité fraticide! apôtres du progrès des âmes, qui avez toujours répandu la charité comme un parfum d'amour sur

la terre endolorie, vous êtes au-dessus même du génie découvrant les lois de la Création. Car le génie dont nous parlons ne voit souvent que le côté matériel des choses, tandis que vous en apercevez, vous, le côté ineffable et éternel.

On ne saurait trop s'arrêter sur la charité pour en faire admirer les effets. Si tout le monde était charitable, les frontières entre les peuples seraient emportées par le torrent populaire qui ne voudrait plus être endigué par le mal. Si tout le monde était charitable, c'est-à-dire fraternel, les rois tueurs de peuples auraient depuis longtemps disparu et on entendrait chanter d'un bout de la terre à l'autre l'hymne de l'humanité régénérée.

Oh! la charité! de quels élans elle nous embrase! quel amour elle met au cœur de l'homme qui se sacrifie pour le bonheur de ses frères, sans arrière-pensée, mû par un sentiment de justice, de fraternité!

La couronne des rois n'est rien auprès de celle que revêt le front auguste de l'homme charitable. Sa religion est celle de l'amour, la seule vraie, la seule qui émane de Dieu. Étonnez-vous donc que le front des hommes charitables soit embelli par un rayonnement divin!

———

XIII

LA JUSTICE

Froide, mais non sévère ; le cœur grand et non sec, la justice aux yeux limpides et doux regarde la terre.

Oui, elle tient une balance à la main et pèse exactement nos fautes et nos vertus, mais la justice désire l'épuration des hommes, et si elle les frappe quand il le faut, c'est dans le but de les améliorer.

Elle peut donc s'allier étroitement avec la tolérance et la charité, dont elle est le correctif obligé ou le corollaire indispensable.

La justice est éternelle ; elle poursuivra les méchants tant qu'ils existeront sous le domaine des cieux.

Elle tient une torche pour éclairer ou pour incendier. Elle éclaire les hommes dont la conscience est droite ; elle incendie le mal pour le faire disparaître à tout jamais de notre terre. Puisse le foyer d'incendie se propager rapidement partout et puisse la lumière divine, que la justice fait flamboyer, ne plus laisser un pas d'ombre sur ce globe.

Hélas ! la justice n'est pas toujours dans le juge chargé de la rendre. Les despotes dont nous parlions tout à l'heure ont souvent forcé la justice humaine à les suivre dans leurs orgies et à absoudre leurs crimes. On chante encore des *Te deum* après des batailles sanglantes, et la justice en robe ne manque pas d'y accourir.

Mais un temps viendra où les hommes, animés d'intentions meilleures, et pour amener ici-bas la paix, la vraie justice et la concorde, balaieront les juges injustes et la justice impopulaire reflétant les empereurs et les rois.

Alors, la société sera vengée par l'amour répandu d'homme à homme et bientôt de peuple à peuple.

La justice ne reflétera plus l'homme imparfait, mais Dieu lui-même.

Elle sera de plus en plus douce à l'humanité, parce qu'elle aura de moins en moins besoin d'être implacable dans ses arrêts.

Heure de la suprême justice, sonne dans le cœur des hommes, afin qu'ils transforment leurs codes en lois sages et prévoyantes, en lois d'amour, de solidarité, de vraie justice sociale.

XIV

L'ESPÉRANCE

La charité, la tolérance, la justice conduisent à l'espérance. A qui a fait son devoir ici-bas, le ciel sourit !

L'espérance n'est pas dans la fortune enviée, la popularité en perspective. Elle porte des fleurs idéales dans les mains et en laisse de temps en temps tomber une sur le chemin difficile de la vie. Ramassons-la avec le cœur, en remerciant Dieu.

L'espérance est tout entière, pour nous esprits détachés de vos vulgarités et de vos craintes, dans le désir de voir le bien se répandre et porter partout ses fruits parmi les hommes, sans distinction de caste ou de croyance ; dans la possibilité de voir l'humanité aborder enfin le règne de l'harmonie vraie, de celle qui régularise les intérêts, calme les passions et féconde tous les nobles sentiments.

Nous espérons voir votre monde sortir des ombres qui l'enveloppent encore ; nous espérons vous voir marcher, rayonnants et heureux, à la conquête de votre avenir.

Hommes ! n'espérez pas la gloire, la considération et la fortune. Espérez plutôt la souffrance qui vous épure et vous grandit.

Pourquoi espérer les facilités de la vie, les fleurs qui naissent des plaisirs enchanteurs et légers ? Pourquoi fixer votre espérance ici-bas au lieu d'ouvrir ses ailes pures vers le ciel ?

Espérez en Dieu et en vous-mêmes.

La vérité m'oblige à vous dire que si votre espoir est souvent déçu ici-bas, c'est que vous le renfermez dans un court et éphémère espace.

Vous faites comme si votre vie actuelle devait durer toujours. Vous ne

vous inquiétez que médiocrement de ce monde où vous devez aller avant peu de temps. Et, cependant, c'est dans ce monde que vous devriez surtout conduire votre espérance. C'est vers les plages de l'avenir que votre regard doit s'élancer. Encore quelques années et vous verrez pâlir les contours de toutes choses autour de vous ; le soleil sera moins radieux, les fleurs moins parfumées et moins brillantes ; le chemin où vous passerez aura plus de pierres et de ronces. Alors vous comprendrez que l'espérance humaine ne peut se contenter des faibles limites que la terre lui assigne ; vous élèverez votre pensée vers le paradis de vos rêves, où les hommes seront plus justes et plus sages, où l'amour immatériel et généreux planera sur toutes les créatures comme un reflet direct de la bonté divine.

XV

LA FOI

La foi est nécessaire à l'homme autant que l'espérance. Celle-ci est fille de celle-là.

Par la foi, nous n'entendons pas la croyance en tel ou tel culte, les réminiscences d'un passé enfantin dont les erreurs croyaient voir Dieu face à face.

La foi mystique a fait son temps. Elle a pu améliorer les races humaines à une époque d'ignorance où les hommes croyaient naïvement ce qu'on leur disait, ayant l'habitude d'accepter une domination tyrannique de leur conscience. Rangés comme un vil bétail sous le fouet du pasteur, ils ne savaient que ce que celui-ci daignait leur apprendre; ils ne faisaient que ce qu'il leur enseignait, et se taisaient courbés par la terreur, quand la voix du maître grondait, étouffant le cri de leur conscience révoltée.

Oh ! la foi, c'est l'étincelle divine la plus haute, c'est la flamme de vie qui éclaire et fortifie, qui dissipe les entraves et sèche les larmes des hommes!

Tous les martyrs ont eu la foi, la foi noble et généreuse qui accepte les sacrifices, les humiliations et la mort même plutôt que de déserter la cause défendue.

Le savant, le penseur, l'étudiant quelconque ont aussi besoin de foi pour mener à bien la tâche qui leur est dévolue. Que de bienfaits la foi répand sur nous ! Que d'efforts elle suscite, que d'enthousiasme elle nous donne quand, sous son égide, nous tâchons de transformer nos chimères en réalités bienfaisantes !

La foi vient de Dieu, dit-on, et ne peut-être acquise. En effet, elle est le propre des belles âmes que l'espérance soutient, que la raison éclaire et qui vont avec courage au milieu des tribulations de ce monde, sachant bien qu'un Dieu veille dans l'autre et que la fin de leurs souffrances sera le couronnement de leurs vertus.

XVI

LA RAISON

Tout le monde l'a honorée ; elle a été le soutien de bien des désespérés que l'adversité accablait.

De nos jours, elle est plus estimée encore ; elle a devant elle l'avenir à préparer. Les ombres du passé sont dissipées par son flambeau puissant, moins élevé mais plus directement utile que celui de la foi.

La raison est notre meilleure conseillère dans les entreprises de ce monde. Elle est le plus bel apanage de l'esprit humain en quête de la vérité.

Dieu a voulu que la raison fût notre guide sur cette terre ingrate où les désillusions, les désenchantements, les peines naissent à chacun de nos pas. Sans elle, nous errons, ballotés par tous les vents contraires. Elle est la boussole de la vie.

Voyez comme les cultes ont été punis de n'avoir pas su allier la foi à la raison !... Leurs conquêtes sur les âmes eussent été plus grandes et plus durables si, à côté des vérités qu'ils enseignent, ils avaient su repousser l'erreur née du fanatisme. Un peu de raison eût suffi pour échapper aux monstruosités que le moyen âge a enfantées.

La foi religieuse, sans le secours de la raison, conduit fatalement au mysticisme effréné ; la raison, sans le secours de la foi qui l'illumine par instants, est souvent précaire et misérable.

Oh ! quand les âmes prendront pour guide la raison éclairée, consciente, elles seront bien près d'atteindre le summum de leur perfectionnement ici-bas.

Mais un souffle de vraie raison parcourt la terre, non pour y faire germer les fleurs d'amour et de vertu qui sont généralement filles de la foi, mais pour y ouvrir des sillons que le laboureur humain exploitera et qui lui

donneront avec usure les produits nécessaires à son existence physique intellectuelle et morale.

Les peuples les mieux doués de raison se tiennent à l'écart des excès que la frivolité des uns, la brutalité des autres engendrent forcément.

Raison, fais ton chemin sur la terre. Tu n'es pas la déesse qui doit remplacer le Créateur, mais tu es sa confidente, et c'est par toi que nous apprendrons de mieux en mieux la vérité.

XVII

LE SENTIMENT

Il est utile aussi, le sentiment ; utile, certes ! et indispensable au bon fonctionnement de la société.

Une société privée de sentiment ne se laisserait pas absolument conduire par la raison.

Celle-ci est trop intelligente pour ne pas comprendre que l'amour, foyer généreux qui éclaire et ranime les âmes, doit activer les connaissances humaines et faire resplendir l'avenir de l'humanité. La raison froide ne conduirait à rien ; elle a besoin d'être échauffée par le sentiment comme d'être illuminée par la foi. C'est ainsi que tout se tient dans l'admirable chaîne de nos facultés.

La nature nous dit que des formes brillantes ont été créées pour le bonheur de nos yeux ; la raison nous dit de faire connaissance avec la famille des êtres et des choses ; le sentiment prête à tout sa grâce rêveuse.

Permettez-moi une démonstration.

Vous regardez un nid d'oiseau. La raison vous dit :

— Comment ce petit nid a-t-il été créé ? Avec quelle délicate attention les parents du jeune oiseau ont préparé ce doux berceau qui le protége, abrité sous le feuillage, contre les rayons du soleil et toutes les intempéries. S'il y a de la divinité dans les créations du génie, il y a aussi quelque chose de Dieu dans la vigilance et l'amour de cette jeune mère qui a fait, avec des brins d'herbe, une couche délicieuse à son enfant.

Mais le sentiment va plus loin que la raison ; il devine, derrière l'instinct qu'on attribue à l'animal, l'intelligence créatrice, l'anneau mystérieux qui relie ces êtres rudimentaires aux êtres supérieurs.

Le sentiment va plus loin que la raison, avons-nous dit. — Oui, parce que

la raison ne juge que d'après ce qu'elle voit, tandis que le sentiment scrute les secrets de la loi divine.

Si vous n'aviez, sur votre terre, que la raison sans la foi, sans le sentiment généreux qui vous pousse à aimer, à seconder, à secourir vos semblables, hommes, mes frères, vous ne seriez pas heureux.

Il faut que le sentiment rayonne quand la foi conseille, quand la raison étudie.

Voyez ces enfants sur leur couche misérable : ce sont les enfants du pauvre.

La raison vous dit bien qu'il faut les secourir, que tout ce que vous faites pour l'un de vos semblables rejaillit sur l'humanité tout entière. Mais la raison est quelquefois égoïste, elle a besoin d'être dirigée par le sentiment qui vous demande de panser les plaies humaines et qui vous met des larmes dans les yeux.

Ne craignez pas le sentiment : éclairez-le.

XVIII

L'IDÉAL

Souveraine beauté, divine essence, l'idéal est ce qui nous fait lever les yeux bien au-dessus de la terre.

L'idéal n'est pas Dieu lui-même, mais il l'incarne en quelque sorte pour le rendre visible aux regards de notre âme.

Tous nos rêves, toutes nos espérances convergent vers ce point lumineux qui, dans l'espace ou sur la terre, attire et élève notre pensée.

Idéal ! Idéal ! tu es le point culminant de la route des hommes ; celui qui, vers l'horizon bleu, se mêle aux étoiles. Tu es le pôle de chaque être, l'aimant vers lequel nous nous tournons tous.

Sans idéal, nuit obscure autour de l'homme.

L'idéal, c'est le rêve qu'on réalisera un jour ; c'est le mirage des sociétés meilleures qui se rapproche au lieu de nous fuir ; c'est la religion purifiée, la raison illuminée par la foi ; c'est le sentiment pur allant à la recherche du beau, du juste et du vrai.

Le poète rêve, les yeux tournés, ô idéal ! vers ta majesté lumineuse ; l'artiste te sent et te possède ; les misérables natures humaines en proie à tant de doutes, d'ennuis et de peines, sont consolées lorsque tu souris, dans leurs nuits d'insomnie, à leur couche brûlante; idéal ! idéal ! lampe suprême mise par la main de Dieu aux sommets éternels vers lesquels tout aspire, les peuples et les hommes, tu guideras les élus de la pensée et du cœur vers les terres promises de l'avenir.

En vain le lion rugit; en vain, des cavités sonores des forêts, il fait entendre sa voix grondante : la fleur sourit sur sa tige aux premiers baisers du soleil !

En vain les passions humaines s'entassent pour te masquer, ô idéal, idéal

suprême! Ta flamme luit toujours à nos yeux, plus pure et plus brillante après chaque nouveau choc des ténèbres, après chaque nouvelle déviation de la pensée humaine.

Dieu nous a donné la notion de l'idéal pour que nous ne croyons pas le ciel vide. En effet, tant que les yeux des hommes verront l'infini resplendir, tant qu'une étoile brillera, l'homme, la fixant mystérieusement dans les profondeurs de sa pensée, évoquera l'image de l'idéal, qui lui apparaît comme l'incarnation de Dieu lui-même.

XIX

LA VERTU

Je ne prendrai pas la lyre des anges pour chanter la vertu. Je veux la voir sur la terre, belle et souriante, grande et sereine.

La vertu, c'est la force de l'âme.

L'homme vertueux résiste aux coups du sort parce qu'il est cuirassé solidement contre la destinée. La vertu, c'est l'amour répandu sur toutes les souffrances humaines, c'est le travail acharné, le devoir accompli malgré toutes les difficultés de la tâche acceptée.

La vertu! comme ce mot est grand et doux! Il fait penser à une haute montagne que le zéphir caresse; il fait penser à une colonne de granit sur laquelle flotte l'étendard de la paix entre les hommes.

Le soldat, l'écrivain, le philosophe peuvent, à des titres divers, connaître la vertu. Les impressionnabilités différentes des êtres provoquent des degrés de vertu qu'il serait bien difficile de classer.

Aller au-devant du danger avec courage, surtout quand on le fait pour défendre sa patrie, son foyer, c'est un signe de mâle vertu.

Accepter l'humiliation, toutes les ironies, tous les sarcasmes, pour faire triompher l'idée qu'on porte en soi, quand on la croit belle et juste, c'est aussi de la vertu.

Soumettre ses passions au contrôle de la raison, n'écouter le sentiment que quand il est pur, n'est-ce pas encore de la vertu?

Il y a beaucoup de vertus ici-bas. Les plus belles, les plus touchantes sont celles qui se cachent le plus.

Les grands hommes n'ont pas, généralement, cette vertu qu'on appelle la modestie. Cependant, rien ne serait plus doux que de s'envelopper d'obscu-

curité soi-même quand on a pu donner au monde une œuvre brillante ou solide digne d'être recueillie par la postérité.

Oh ! voir ses ouvrages lus et médités, et que le nom de l'auteur en soit effacé pour les générations futures, c'est là le bonheur que les âmes simples recherchent et que les âmes orgueilleuses ne sauraient point comprendre. C'est peut-être ce qui domine dans le vertu des belles âmes. Cette modestie, cette simplicité, qui est un diamant pur, explique, par le bonheur qu'elle donne, la facilité de la vertu.

XX

L'AMOUR

Personne ne le comprend ou presque personne ici-bas.

Appelez-vous amour cette fièvre intense qui brûle les veines et s'adresse au cerveau plus qu'au cœur?

Appelez-vous amour ces partialités qui vous font souvent préférer un être inférieur et même mauvais à une généreuse et fière nature?

Appelez-vous amour ces mièvreries sentimentales débitées avec un enthousiasme d'apparat et qui ont souvent de si graves et si terribles conséquences?

Non, la passion règne sur la terre, laissant dans l'ombre l'amour!

L'amour, savez-vous ce qu'il est, ô hommes, mes frères? Savez-vous où il puise son feu généreux? Ce n'est pas seulement dans les contours délicats d'une main finement gantée, ni dans les splendeurs de deux beaux yeux d'azur fixant les vôtres; non, non, l'amour n'est pas là tel que nous le voyons, nous esprits dégagés des volontés de la matière.

L'amour, c'est le dévouement absolu, c'est la foi absolue en l'être aimé. L'amour vit du bonheur qu'il donne et non de celui qu'il se procure.

L'amour, c'est la communion idéale des êtres sur ce sommet élevé que Dieu offre aux âmes noblement éprises et que ne peuvent jamais atteindre les basses voluptés.

Fièvre du génie, combien as-tu compté de beaux élans fraternels dans tes pulsations? Combien cachez-vous d'amour sous vos dentelles parfumées, ô jeunes filles qui, indifférentes à vos parures luxueuses, allez visiter le taudis des pauvres gens?

Ah! certes! nous croyons à l'amour entre deux âmes d'élite qui se com-

plaisent à se regarder l'une l'autre pour se deviner, se compléter, s'unir. Certes! la fièvre des sens est naturelle et légitime entre ces deux âmes incarnées. Nous ne faisons fi ni des lois naturelles ni des ambitions secondaires qu'elles déterminent ; la loi des corps existe comme la loi des âmes. Mais quand celles-ci sont élevées au-dessus de la matière par une sensibilité exquise et cette profondeur grave et douce qui caractérise les esprits d'élite, alors seulement l'amour peut leur offrir ses ailes et les transporter dans ses paradis enchantés.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

J'ai fini la première partie de cette œuvre modeste que je destine aux simples et aux souffrants. La deuxième partie sera donnée par un esprit de haute valeur qui étudiera quelques problèmes humains à la lueur de la loi divine.

Nous lui laisserons toute la responsabilité et aussi tout le mérite de ses réflexions. Nos deux natures ne sont pas identiques sur tous les points et cette variété même aura son utilité ; elle prouvera aux moins clairvoyants l'existence de deux êtres distincts ayant, à tour de rôle, guidé la plume du médium.

Pour revenir en quelques lignes sur ce que nous avons écrit jusqu'ici, pour synthétiser notre œuvre toute faite de pensées morales, nous dirons que la vérité peut être poursuivie par des chemins différents mais qu'en définitive, il est des bases communes à tous les chercheurs sérieux.

Ce sont ces bases que nous avons voulu établir à notre manière. Nous avons, très succinctement, voulu montrer à l'homme les lois de Dieu dans la nature et en lui-même. Ces lois sont indépendantes de tout système religieux, de toute élucubration philosophique.

Les systèmes ont cela de mauvais qu'ils se placent souvent à un point de vue trop particulier au lieu d'embrasser l'ensemble des choses. Il nous a semblé qu'il serait bon de dégager le côté divin de toute question humaine, et c'est ce que nous avons essayé, nous le répétons, pour ceux que les systèmes embrouillent et qui digèrent mal les réflexions à haute portée.

Si nous avons démontré que tout révèle un Dieu dans l'harmonie des

choses et des êtres, nous serons heureux d'avoir accompli notre faible tâche. Celle-ci terminée, si elle l'a été à la satisfaction de ceux qui nous liront, nous reprendrons plus tard notre thème en le développant.

En attendant, nous souhaitons à l'humanité qu'elle se retrempe dans une foi raisonnée pour se réveiller de sa torpeur; qu'elle se mette à l'étude des problèmes sociaux qui intéressent toute l'humanité et, en particulier, les classes laborieuses; en un mot, qu'elle fasse jaillir le progrès de ses efforts.

La société a besoin de suivre une voie qui la conduise au mieux. Ballottée entre mille systèmes, la plupart contradictoires, ignorante de sa destinée finale, elle ne peut actuellement se rattacher qu'aux grands principes de foi et d'amour que nous venons d'émettre.

Chaque religion anathématise les autres cultes existants; chaque homme combat plus ou moins son semblable dans la lutte pour la vie. Il serait bien temps que les antagonismes prissent fin et que l'homme, devenu meilleur, songeât davantage à ce que la souveraine puissance attend des âmes intelligentes auxquelles elle a confié la meilleure part d'existence.

Notre petit livre est un premier pas vers le but à atteindre. Nous rendons justice à tous ceux qui, avant nous, ont contribué à étendre le savoir humain et, en particulier, à ceux qui ont montré à l'homme la route bénie de l'idéal.

Sur cette belle et admirable route, nous avançons à notre tour, non point avec la prétention de révéler des vérités nouvelles, de fonder une nouvelle école philosophique, mais avec le désir de faire toucher du doigt aux hommes sincères quelques vérités précieuses qui surnagent au-dessus des grandes catastrophes où ont sombré la plupart des systèmes religieux.

A l'œuvre! hommes de bonne volonté: le chemin à parcourir est vaste, rien ne le ferme, et la Providence a fait luire, à l'extrémité que nous en voyons, le phare étincelant de l'amour pour éclairer nos entreprises, raffermir notre foi et soutenir notre espérance.

A l'œuvre! et souvenez-vous de la fronde de David! Marchez contre les Goliaths modernes qui puisent dans un réalisme effréné leurs phrases pompeuses et impures. Jamais l'homme n'a rien fondé sans un idéal honnête. Les littératures se sont succédé, les arts ont suivi les arts, la science s'est développée : jamais un savant, un littérateur, un poète n'ont survécu à leur temps sans avoir émaillé leurs œuvres de sentiment, de justice. A celui qui voudrait conduire les peuples vers le gouffre béant du matérialisme, il manquerait l'acquiescement des foules pour accomplir son œuvre.

Courage donc! vous tous qui sentez dans vos entrailles le divin frisson de l'amour infini embrassant l'humanité tout entière sans distinction de races, de tribus, de croyances. Un même idéal est devant vos yeux, artistes, philo sophes, libérateurs du genre humain. Cet idéal, c'est Dieu dégagé des sombres souillures dont on a taché son image; c'est Dieu, père de l'humanité, la conduisant sans secousse, sans violence, à la terre promise de la liberté, de l'harmonie et du bonheur.

Et maintenant, mes chers lecteurs, je vous dis au revoir et à bientôt, je l'espère.

CARITA.

LES

RÉFLEXIONS DE MARIE

LES

RÉFLEXIONS DE MARIE

AVANT-PROPOS

Je suis un esprit d'un ordre particulier. J'ai habité la terre où, dans ma dernière existence, j'ai vécu heureuse, quoique souffrante, auprès d'un homme de bien, charitable et doux, qui m'a aimée autant qu'on le peut ici-bas et avec lequel j'ai travaillé à la grande œuvre de l'émancipation humaine.

Que ce penseur aimé, qui me lira, je le sais, reçoive donc ici une nouvelle preuve de mon profond attachement et de la continuation de cette rêverie affectueuse dans laquelle nous nous plongions tous deux en étudiant les grands problèmes de la vie.

Il me reconnaîtra, je l'espère, dans les quelques pages qui vont suivre.

Qu'est-ce que l'homme ? Quels sont ses devoirs dans la société ? Où ira-t-il en quittant ce monde ? Quels sont les systèmes divers qui correspondent à ses pensées et à ses actes ?

Nous envisagerons successivement tout cela, sans prétention mais avec la fermeté d'une âme sûre d'elle-même, certaine de l'existence de Dieu et assurée aussi que le progrès de l'humanité la conduira au bonheur par la morale et la vertu.

Comme l'esprit de Carita, cette bonne mère dont nous venons d'écouter les conseils avec recueillement, nous croyons que la vérité n'a rien de

commun avec les systèmes personnels et ambitieux des grands pontifes modernes.

La vérité est simple et une. Elle vient de Dieu et s'affirme dans la nature et en nous-mêmes. Cependant, quelques penseurs ont entrevu le vrai. A ceux-là, nous emprunterons quelque chose et nous nous tournerons surtout vers l'ami cher dont nous avons parlé et qui travaille en silence depuis tant d'années pour le bonheur de l'humanité.

Nous lui dirons de faire rayonner son âme vers nous, afin que nos intelligences et nos cœurs se confondant, nous puissions jeter ici quelques-unes des idées qui vont éclore en abondance dans son œuvre.

Et maintenant, mon cher poète, puisque vous voulez bien me servir de secrétaire, je vous demanderai de me prêter le concours de votre poésie innée et admiratrice du Tout-Puissant, je puiserai en vous l'expression propre, le style, et je vous donnerai en échange les pensées d'un esprit mûr qui a souffert et longtemps médité.

A l'œuvre ! et que Dieu nous assiste.

MARIE.

I

L'HOMME

La science et la poésie peuvent se donner la main ; celle-ci élève l'âme, celle-là la rassure par la présence éternelle du vrai. Le vrai et le beau, tels sont les deux côtés de l'idéal que nous entrevoyons.

Les hommes de science, les mathématiciens de la pensée rendent à l'humanité cet immense service qu'ils l'habituent à l'analyse et à la synthèse ; les hommes de poésie lui rendent cet autre important service qu'ils déblaient le chemin à parcourir des ronces et des pierres qui l'encombrent. Ils sèment sur la route bénie de l'idéal les fleurs qu'on aime à voir et dont on respire le parfum avec délices. La science est froide sans la poésie ; celle-ci sans la science est inféconde et se perd dans le vague et l'inopportunité.

Courage donc, poètes et philosophes. Votre tâche commune, vos communs efforts peuvent seuls donner à l'humanité l'espoir qui lui est si nécessaire. Unissez vos élans, vos aspirations, vos rêves. Unissez votre amour et votre foi, votre raison et votre expérience pour triompher du mal et dissiper l'obscurité qui vous environne encore sur cette terre.

J'ai dit que je verrais l'homme, ses vices, ses malheurs. J'ai dit que je rechercherais dans son histoire la trace de ses destinées futures.

Étudions l'homme pour connaître l'humanité.

Loin de nous la pensée d'écrire les pages stériles d'un réquisitoire contre tout ce qui existe. Le mal est dans l'homme, je ne l'expliquerai pas autrement que par la nécessité qu'il a de progresser. Qui dit progrès dit aussi lutte, travail. L'homme deviendra meilleur quand il aura mieux vu en lui-même et autour de lui, dans toute la nature, la grande loi divine qu'il oublie ou qu'il méconnaît.

Absorbé par ses occupations diverses, désirant le mieux, mais courbé par ses besoins personnels sur le rude sillon de la vie, l'homme ne peut tou-

jours correspondre à l'idéal que Dieu a placé en lui pour le soutenir au milieu des épreuves d'ici-bas.

Et de là vient que même de grands esprits se laissent entraîner au culte de la matière, ne voyant pas le côté divin dans l'humanité.

Cependant les mille voix de la nature crient à l'homme que celui qui a lancé les soleils dans l'espace, dirige aussi le mouvement des peuples vers le progrès.

Dieu est généralement mal compris par l'homme. Il le voit comme une abstraction nuageuse, bien au-dessus de toutes les créations, dans un exil volontaire et sublime. Il ne comprend pas que le but divin puisse être l'action incessante parmi les êtres et les choses.

Dieu n'est pas une personne définie, un être concret, une forme visible aux yeux de l'homme d'ici-bas.

Il est partout et toujours, cause de tout ce qui existe, mais il ne faut pas se le représenter comme un absolu en dehors de l'infini.

Sa création ne fait qu'un avec lui. Pas un point de l'univers ne saurait exister sans sa lumière. Mais en dehors de l'univers il n'y a rien, pas même Dieu.

Les matérialistes ne peuvent croire à la présence du Tout-Puissant dans les événements de la vie terrestre. C'est, à notre avis, qu'ils n'assignent pas sa véritable place à l'agent invisible et éternel du progrès parmi nous.

Les lois de la conscience le révèlent ; le sentiment inné de justice que nous portons tous au fond du cœur, nous est un sûr garant de la présence de Dieu parmi les hommes.

D'où vient l'âme humaine ? A-t-elle été créée, en tant qu'âme humaine, avant ou après le corps matériel que vous prenez ici-bas ?

Il est permis d'affirmer, aujourd'hui que toutes les sciences se complètent davantage l'une l'autre et que l'esprit humain entrevoit enfin un meilleur avenir, il est permis d'affirmer, disais-je, que l'âme humaine est venue d'ailleurs que de la nature humaine et qu'elle a successivement animé des corps inférieurs à celui de l'homme.

Quand vous écoutez, graves et recueillis, le concert des oiseaux ; quand vous voyez toute la flore animée et que, des beaux arbres chargés de feuilles, descend une ombre protectrice qui ne laisse plus parvenir jusqu'à vous les rayons brûlants du soleil ; à cette heure où la nature assoupie ressemble à une grande lyre harmonieuse prête à vibrer sous le doigt de l'Eternel ; lorsque, en un mot, toute la création émue parle à votre âme le langage que celle-ci entend bien, ne sentez-vous pas que rien ne commence à l'homme et que rien n'y finit ?

Voyez : autour de vous, plus bas et plus haut, les interminables échelons de la vie se succèdent, perpétuant l'œuvre de celui qui a dit aux vagues de la mer : « Vous n'irez pas plus loin ! »

Ces feuillages que la brise agite et que le vent secoue, ces plantes odorantes qui remplissent l'air d'émanations suaves, et jusqu'à cette pierre informe que le hasard semble avoir placée sous vos pas, tout vous indique un ordre préexistant, une loi que la seule humanité n'est pas appelée à connaître.

Dites-vous donc que vous ne faites qu'un avec la matière qui vous environne et qui, elle aussi, a ses lois de progrès et son âme.

Tout est âme, je l'ai souvent dit, pendant ma dernière existence, à notre penseur aimé. Depuis que j'appartiens à la cohorte des esprits voyageant dans l'infini, je me rends de mieux en mieux compte de la vérité de cet axiome.

Aussi bas que vous plongiez dans la matière, même inorganique en apparence, toujours vous verrez l'âme apparaître. L'âme, c'est le mouvement pour les uns, l'instinct et l'intelligence pour les autres; c'est, pour tous, la vie. Rien ne pourrait vivre, en effet, sans l'étincelle divine appelée âme, qui se subdivise à l'infini et remplit de ses parcelles magnifiques tout l'immense univers que nous entrevoyons.

L'âme, c'est Dieu en nous, c'est le côté lumineux mêlé au côté d'ombre. Dans la nature, il y a deux forces, celle d'en bas et celle d'en haut. La force d'en bas se nomme matière ; celle d'en haut, intelligence.

La force d'en bas, c'est le corps avec ses besoins et ses facultés précaires; la force d'en haut, c'est le courage dans l'épreuve, pour l'homme; l'instinct pour les animaux, la vie pour les êtres inférieurs.

Pour le minéral, c'est l'âme à l'état latent, l'âme rudimentaire qui s'attache à toute chose, prête à se développer pour entrer dans un ordre nouveau.

Homme! ton âme a passé par toute la filière des existences primordiales. Tu as été rocher, arbre, oiseau, avant d'entrer dans un corps humain. Et voilà pourquoi la loi de la solidarité t'unit à tout ce qui respire comme à tout ce qui dort encore ici-bas.

Ne pas croire à la pluralité des existences de l'âme, c'est faire injure à la raison humaine, c'est se placer au-dessous de tout ce qui vit dans la Création. Que voyez-vous dans tout ce qui occupe vos regards ici-bas? La mort et la vie renaissante. Tous les printemps vous montrent de nouvelles feuilles de rose, de nouvelles vies organisées.

Pourquoi l'homme laisserait-il périr toutes ses feuilles, toutes ses fleurs

et tous ses fruits? Le génie, que serait-il s'il n'était le produit des travaux antérieurs, des existences accumulées?

Non, l'homme ne meurt pas tout entier. Après lui subsistent mille ébauches nouvelles de ce qu'il doit être un jour.

Puisque Dieu a placé l'infini devant lui, c'est qu'il doit gravir sans cesse les échelons du progrès dans une existence sans fin!

Que seront ses existences futures? Ce qu'elles devront être, en raison des travaux accomplis, des progrès réalisés, des espérances formées, déçues, mais toujours vivaces.

Il y a une loi d'attraction entre toutes les choses matérielles; il y aussi une loi d'attraction entre toutes les âmes. Cette loi montre Dieu, souverain régulateur des attractions, qui se continuent, se divinisent en lui.

Homme, tu n'es jamais abandonné. Par ce magnétisme de ton âme, tu corresponds avec tout ce qui est inférieur comme avec tout ce qui est supérieur à toi.

Dieu est la sublime essence d'où nous dérivons tous. Loin de nous la pensée d'en faire un mythe introuvable. Il est, donc on peut chercher à le découvrir. Mais combien faudra-t-il d'existences à l'esprit borné de l'homme pour apprendre le chemin qui conduit à lui, aux abîmes sans fin qui nous cachent sa souveraine puissance et son sublime amour?

La cause des causes est hors de nous par sa direction, en nous par son rayonnement intense. L'infini de l'espace et du temps enveloppe l'infini divin.

Tous nos sourires, toutes nos larmes sont vus. De qui? Les spirites me répondront : — Des esprits.

Que sont les esprits? Des êtres en marche pour se perfectionner au contact du divin, pour voir de mieux en mieux et pour tâcher de comprendre l'être créateur.

Enlevez Dieu aux âmes, c'est comme si vous leur enleviez la force secrète qui les dirige dans leur mouvement ascensionnel.

Hors Dieu, c'est le néant que nous entrevoyons.

On nous dira qu'avant la création matérielle, il ne se pouvait qu'un être quelconque existât. Et les matérialistes partent de ce principe pour déclarer Dieu inutile. Mais, leur répondrai-je, sans un Dieu prévoyant et bon qui guide les âmes vers leur absolu de perfection et de bonheur, que sera la création matérielle? Une chose qui décroît, une ombre sans lumière.

Dieu, nous l'avons dit, a existé de tout temps. De tout temps aussi le principe divin a animé des univers.

Notre pensée ne peut se représenter un ciel vide, une divinité absente.

Or, concluons en ceci comme ceux qui ne voient que le côté matériel du monde, et disons que matière, corps, esprits, tout vit de toute éternité.

Dieu n'est pas un principe aussi abstrait qu'on le suppose. Il anime, il pousse au progrès tous les êtres, à tous les degrés de l'échelle de la nature.

N'avons-nous pas, ici-bas, besoin d'un idéal? L'artiste, le poète, ne recherchent-ils pas la flamme inspiratrice?

Cette flamme, c'est Dieu.

Le penseur courbé sur des algèbres, le métaphysicien qui plonge dans des gouffres infinis, sont attirés par une infinie puissance.

Cette puissance, c'est Dieu.

Les mondes gravitant vers leurs soleils; tous les soleils, toutes les sphères, animées elles aussi, vont sans cesse vers leur but suprême.

Ce but, c'est Dieu.

Que ce nom, si glorieux mais si rapetissé par l'homme, vous choque, vous qui ne voulez voir le directeur des mondes que dans des aperçus grandioses, je suis d'accord avec vous.

Mais, comme il faut s'entendre ici-bas, nous devons employer les mots qui nous font comprendre des humains.

Le Dieu mesquin que les religions ont fait, nous n'en voulons pas plus que vous. Nous avons horreur, comme vous, de l'être méchant, injuste, qui condamne l'homme à la souffrance et l'abandonne à ses mauvais instincts en lui fermant la porte du repentir.

Nous avons soif d'amour et de justice. Nous croyons au type idéal de la justice et de l'amour.

Il ne faut pas jeter un long regard sur l'ensemble harmonieux de la Création pour reconnaître que tout marche vers un but déterminé, vers des destinées meilleures.

Hommes de peu de foi, pourquoi doutez-vous?

Vous doutez parce que vous ne sentez pas Dieu sous vos doigts grossiers.

Il faut faire, en toutes choses, la part de la matière et celle de l'esprit.

Un Dieu absolument matière, tombant sous vos sens, ne pourrait être qu'inférieur à vous-mêmes, qui êtes esprits.

Faites, si vous le voulez, de l'univers, le corps du Tout-Puissant. Mais sachez voir dans la matière elle-même le rayon de son esprit.

Dieu existe, nous le sentons, nous le voyons presque, nous qui pouvons aller de monde en monde avec la rapidité de l'éclair et qui constatons partout sa présence.

Sans un être vigilant et prévoyant, placé au-dessus de nous par ses facultés, mais se mêlant à toutes les organisations sociales par la voix de son

esprit ; sans un ordonnateur de toutes choses, pauvres hommes, mes frères, que seriez-vous?

Vous êtes fiers des conquêtes de votre passé, qui vous répondent de celles de l'avenir.

Vos chemins de fer et vos télégraphes vous rendent orgueilleux. Vous ne voulez voir que ce que vous faites et on dirait que vous ne pouvez comprendre le travail intelligent, bien supérieur au vôtre, qui a lieu dans le monde des Esprits.

Pas une de vos découvertes n'arrive avant l'heure fixée. Si vous aviez découvert la vapeur et la force de l'électricité à une époque reculée où presque tous les hommes étaient des barbares, vous vous seriez tous entretués avec une facilité inouie. Ces découvertes, surgissant dans votre siècle de lumière, à l'heure où vos esprits commencent à tendre vers un idéal plus parfait, ces découvertes, dis-je, vous conduisent plus vite vers le noble but que vous entrevoyez.

Vos guerres finiront quand vous aurez compris le lien social. Mais déjà, aujourd'hui, ce mot de guerre, qui faisait tressaillir d'aise l'homme d'autrefois, en proie à des élans belliqueux d'animal sauvage, ce mot de guerre est cloué au pilori des nations.

On se bat encore, soit, mais est-ce avec bonheur? N'est-on pas las, partout, des atrocités militaires ?

Ne sentez-vous pas comme un vent venu de Dieu et qui veut déraciner tout ce qui reste debout d'un passé de haine et de terreur ?

Vos monarques le savent bien, eux, qu'il faut compter davantage, désormais, avec la vie de leurs sujets. Ils font d'atroces guerres, il est vrai, mais ils les préparent longtemps et attendent, pour les déclarer, que l'imagination de leurs peuples ait été frappée par quelque fait de nature à susciter leur indignation.

On compte avec le peuple, aujourd'hui. Bientôt, on attendra tout de lui ; et, comme ils auront compris que la guerre est la sœur de la peste, qu'elle tue sans rémission et sans aucune compensation pour l'humanité ; comme ils comprendront les avantages de la paix, les peuples finiront par se débarrasser de leurs despotes couronnés.

Ce sera un beau jour pour la Libre-Pensée. Tâchons que ce soit aussi un beau jour pour le sentiment religieux.

L'homme a en lui son idéal, nous l'avons dit. Cet idéal est étroit s'il le confine sur la terre. Il lui faut de plus larges espaces pour les ailes de son âme.

Quand il sera plus éclairé, plus doux, meilleur, il voudra réaliser toutes les réformes utiles à la société.

Il aura chassé ses rois. Il sera libre.

Etouffera-t-il son âme?

Non, il aura donné plus de vie, plus de liberté à son corps matériel et à son corps social; il voudra élargir son point de vue intellectuel et moral.

D'ailleurs, à l'état d'élévation où il sera parvenu, il comprendra mieux qu'aujourd'hui la nécessité d'une foi raisonnée, conduisant l'homme vers la terre promise de ses destinées.

Et alors il adorera par delà tous les temps cette image grandiose du progrès infini, qui n'est autre que le prototype divin.

Que seront devenues les religions alors? Elles seront mortes en tant que culte extérieur. Aucun paganisme n'est longtemps possible. Les idoles tombent sous les coups répétés de la libre-pensée, mais cette libre-pensée, heureuse de s'être retrouvée après tant de réactions et de révolutions violentes qui, toutes, aspiraient à l'éteindre, rayonnera, cherchant à creuser de plus en plus le problème des destinées de l'homme.

Et c'est alors qu'apparaîtra à l'horizon de l'humanité, avec une persistance et une grandeur qui nous honoreront, l'image de celui qui, de tout temps, aura poussé les hommes à leurs conquêtes morales, à la civilisation, à l'amour.

Otez à Dieu son culte matériel, arrachez-le aux anthropomorphes qui le rapetissent et le rendent illusoire, et vous aurez en lui, si vous le voulez, l'inspirateur du républicanisme moderne, le propulseur de tous les efforts valeureux des peuples pour secouer le joug des rois.

Dieu et libre-pensée, ce sont deux rayons identiques d'une même source lumineuse.

Un Dieu tyran, c'est le Dieu des monarques. Un Dieu justice et amour, vengeant les martyrs sacrés de la liberté, c'est le Dieu vrai, le Dieu des peuples, celui que l'avenir saluera dans sa réalité bienfaisante.

Quand nous serons parvenus à cette époque de paix et de bonheur, l'homme sera devenu meilleur; il en aura fini avec ses nombreuses imperfections qui le paralysent et éloignent de lui la vérité divine.

Mais, de nos jours, il n'a pas encore gagné beaucoup de terrain et ses passions l'aveuglent au point qu'il reconnaît à peine quelques vérités qui passent à sa portée. L'ensemble des choses lui échappe encore.

Il faudra qu'il se défasse de son orgueil, de sa mauvaise foi, de tous ses vices. Comme Carita le disait excellemment, il faut qu'il lutte contre lui-même pour acquérir plus de vertu et plus d'amour.

Quand on jette les yeux sur l'histoire de son passé, l'homme d'autrefois nous apparaît grossier, rudimentaire et plus honnête.

Serait-ce que l'intelligence a monté pendant que décroissait la moralité ?

A notre époque transitoire, on peut croire, en effet, que l'intelligence se développe en l'homme au détriment du cœur. Jamais l'égoïsme n'avait été plus froid, sauf dans les grandes occasions où un peuple vient au secours d'un autre, ce qu'il faut mettre un peu sur le compte de la vanité des nations.

Nous le répétons, notre époque est transitoire. Elle porte le flambeau de l'avenir, mais elle s'ensevelit encore dans les ombres d'un passé sanglant qu'elle devrait fuir avec horreur.

Et l'homme a gardé les défauts de ses devanciers, tout en perdant cette gaucherie narquoise qui les caractérisait. Il est devenu plus policé, plus traitable, plus sociable, mais il est moins bon et moins honnête.

Quand l'intelligence générale se sera élevée au niveau qui convient, ce sera alors au tour de la moralité de prendre son élan, et les qualités instinctives du cœur domineront encore dans l'espèce humaine.

Un progrès qui ne nous conduirait qu'à la rétrogradation des mœurs et de la morale serait un progrès à rebours. Mieux vaudrait moins d'intelligence.

Mais, homme, mon frère, ta tâche est depuis longtemps inscrite dans le profond ciel bleu que tu regardes parfois avec amour et où Dieu écrit toutes choses.

Tu dois grandir moralement comme intellectuellement pour accomplir les hautes missions qui te seront confiées.

Apprends à connaître l'amour si tu veux connaître Dieu.

L'amour, c'est l'essence de tout; depuis le plus petit insecte jusqu'au globe roulant dans l'espace éthéré, tout est imprégné de l'amour divin, tout sent la divine attraction de l'amour.

Dans l'espèce humaine, l'homme et la femme unis par des liens véritablement affectueux, ont la meilleure part du bonheur possible.

Sans amour, les sociétés croulent et les hommes s'effacent.

Il est beau d'aimer quand la nature souriante se pare de fleurs et de fruits et que tout chante l'Infini.

Il est beau d'aimer quand le givre est à nos croisées et que le vent hurleur fait craquer nos portes sous ses secousses réitérées.

Il est beau d'aimer quand les étoiles, ces sœurs d'amour, étincellent dans un ciel sombre.

Il est beau d'aimer toujours, en tout temps, à toute heure : près du foyer, l'hiver, quand les graves causeries s'arrêtent pour faire place à une muette

et mutuelle adoration ; au printemps, quand, dans les promenades solitaires, la main conduit la main des deux rêveurs unis ; il est toujours beau, toujours doux d'aimer et d'être aimé dans cette vallée de larmes où tant de tristesses assombrissent la vie.

Aux cœurs qui aiment, Dieu a fait une félicité intérieure qui défie tous les orages de ce monde.

Aux cœurs qui aiment, l'avenir apparaît dégagé des nuages du présent.

Aux cœurs qui aiment, l'éternité appartient.

Mais l'amour serait égoïste s'il enfermait deux êtres dans son étreinte et ne leur permettait pas de regarder ailleurs qu'en eux-mêmes.

L'amour serait égoïste, il serait barbare, s'il ne voulait considérer la terre, le mal qui y règne, et s'il ne songeait à se répandre en bienfaits sur tous ceux qui souffrent ici-bas.

Hommes! apprenez à aimer ; apprenez des grands martyrs de votre humanité, la douceur du sacrifice qu'ils ont fait de leur bonheur et même de leur vie pour le triomphe des causes sacrées.

L'amour n'est pas le renoncement aux joies de ce monde ; c'est la sérénité qui se complaît dans le bien et dans la vertu.

J'insiste sur l'amour parce que c'est avec lui que l'humanité marchera le mieux à la conquête de ses destinées futures.

Tout ce que les poètes ont imaginé, tout ce que les penseurs ont affirmé, se réduit à peu de chose : l'amour seul est la loi des lois. Ne cherchons pas d'autre définition de Dieu lui-même. Homme, société, univers, tout repose sur l'admirable loi de l'amour.

Quand on voit les nombreux crimes dont vos cours d'assises retentissent et qui prouvent combien le mal est encore dans l'homme, on est fondé à conclure que l'ère de la réconciliation humaine avec les lois de la justice divine, n'est point encore ouverte.

Il semble que les horizons de l'homme ne tendent à s'éclairer du côté de l'intelligence que pour s'assombrir du côté de la paix et de l'amour.

Et, cependant, l'humanité marche vers son but. Sans dire comme certains esprits que, tout à coup, le mal sera chassé de votre terre par une action providentielle, je crois, cependant, qu'il va diminuer de plus en plus, parce que, avec la réincarnation, Dieu peut, quand il lui plaît, envoyer parmi vous des esprits meilleurs et rejeter dans des milieux plus mauvais que les vôtres, les esprits rebelles à ses lois.

Il faut que le vingtième siècle réalise toutes les réformes promises. Il faut

que l'homme et la femme ne traînent plus le bât de la mendicité, de l'opprobre, de l'oppression.

Un homme vaut un homme. Tous ont droit au travail, tous doivent prendre leur part des charges et des bénéfices de la société.

Tant qu'une voix criera : j'ai faim ! la société n'aura pas répondu à son programme.

Tant qu'un homme désireux de travailler ne pourra obtenir une occupation nécessaire à son existence, la société ne sera pas encore constituée selon la volonté divine.

Hâtons l'heure de la délivrance. Chassons du milieu de nous les parasites qui nous dévorent, les mauvais qui nous heurtent. Paresseux, égoïstes, ignorants, comprenez donc que votre place n'est plus parmi les travailleurs de la pensée, qui défrichent le terrain de l'avenir.

De même que, d'après l'Evangile, un bras gangrené devait être coupé pour ne pas communiquer la contagion à tout le corps, de même, ô hommes qui m'entendez! la justice divine enlèvera au corps social les prolétaires sans énergie qui boudent devant la tâche à accomplir.

Nous touchons à une ère de crise et de rénovation qui demande des cœurs vigoureux et des consciences mâles. Arrière aux faibles, aux pusillanimes, aux hésitants! Les froids ambitieux ne seront plus que de la poussière sous les pas des peuples. Une grande flamme va parcourir la terre. Tâchez, peuples ! qu'au lieu de vous brûler, elle vous éclaire.

Les temps sont venus. L'homme doit marcher en avant, sous peine de perdre le fruit de ses conquêtes passées.

Dieu n'a pas créé l'univers pour qu'un astre périclitât quand un autre s'élève; il n'a pas créé les sociétés pour que l'homme y fût le tyran des autres hommes.

Courage ! travailleurs. Ouvriers de la pensée ou du travail matériel, courage ! Une même loi organise tout dans ce monde où vous êtes comme dans l'espace infini. Cette loi dit : Solidarité ! aux hommes et à tout ce qui existe. La fraternité humaine vous conduira au bonheur parce que l'égalité naîtra de son étreinte cordiale. Les républiques succéderont aux républiques et l'avenir assurera à tous la juste rétribution des charges et des avantages sociaux.

Riches, votre fortune est un dépôt dont vous devez compte aux pauvres. Non point que vous deviez la partager entre eux, car alors ce serait le règne du bon plaisir sous la forme peuple. Mais vous devez panser des plaies, donner du travail, encourager les pauvres par vos tendresses, vos bontés, votre amour. La fortune vous rend responsables de toutes les misères qui

grouillent autour de vous. A celui qui possède, Dieu demandera un compte redoutable. Voilà ce que j'ai voulu dire.

Et vous, pauvres, mes frères, pensez, quand vous souffrez, que vous avez mérité par des existences antérieures mauvaises, le sort que vous subissez aujourd'hui.

Et marchez avec confiance en l'avenir. Cet avenir transformera la société au point que tous ceux qui travaillent seront égaux en réalité comme ils le sont devant la loi.

II

LA SOCIÉTÉ

La Société n'est pas constituée définitivement, nous le répétons; elle commence son existence et doit passer par les différentes épreuves nécessaires à son perfectionnement. De même que l'individu, elle doit s'éclairer peu à peu, s'instruire, s'améliorer.

De grands penseurs lui ont tracé sa voie, dont elle s'écarte souvent, car les peuples comme les individus sont sujets aux déviations, aux compromissions et aux faiblesses.

Le peuple mûrit; les grands cataclysmes de la guerre et des épidémies lui montrent le côté divin dans la force terrible des choses; l'avenir lui montrera de plus en plus Dieu par les lois sociales meilleures.

Avant peu, quand les progrès de l'industrie, des arts, de la fraternité humaine, auront supprimé les frontières entre les nations; quand les peuples seront un peuple, sinon par une même dénomination de nationalité, au moins par des programmes politiques identiques, concordant les uns les autres dans la paix et l'amour, les hommes comprendront mieux encore qu'aujourd'hui la loi primordiale qui les a poussés de tout temps à s'unir pour travailler ensemble.

La politique est ce qui divise le plus, a-t-on dit. Elle doit être un jour ce qui divisera le moins.

La meilleure politique, celle de l'avenir, s'appuiera sur la volonté du peuple, manifestée par des élections libres et intelligentes.

Aujourd'hui, le peuple est souverain en France, mais il est parfois embarrassé de sa souveraineté. Ses critiques lui reprochent d'être incapable : il est seulement jeune.

Comparez sa situation actuelle avec celle dont il jouissait autrefois, et vous comprendrez aisément quels pas de géant il a faits !

Non, rien n'arrêtera la marche en avant de l'humanité. Dieu n'a pas fait de distinction entre les races, pas plus qu'il n'en a fait entre les individus. Les nègres, les blancs, les races latine et autres, ne sont point des familles différentes. Ce sont des groupements divers d'hommes semblables. Les âmes qui animent les corps des Africains et des Américains peuvent revenir habiter les corps des Européens, et le contraire peut aussi se vérifier. Un homme vaut un homme, avons-nous dit. Cela est vrai pour toutes les nations.

Peuples, apprenez que vous tenez de Dieu la force et la puissance. Habituez-vous à vous en servir avec justice et autorité. Les nations qui se démoralisent, qui se jettent dans les bras d'un sauveur, sont bien près d'abdiquer cette souveraineté précieuse qu'elles tiennent de Dieu. Il faut aux sociétés actuelles de la virilité, de la persistance et de l'amour pour mener à bien leur tâche ingrate.

Que de barrières sont encore opposées à leur épanouissement futur ! Que de rois tueurs de peuples ! Que de peuples fainéants et désintéressés de leur sort ! La vérité, la fraternité, l'esprit de justice et de sociabilité ont fait leur entrée dans le monde, mais comme ils sont loin encore d'y avoir pris leur développement naturel et nécessaire.

Les rois le savent bien, et voilà pourquoi eux, leurs ministres et leurs généraux, usent de tout ce qui leur reste de prestige pour tâcher d'immoler la grande idée républicaine, qui doit préparer les réformes sociales indispensables à l'ère de prospérité définitive des peuples. Voyez les rois s'ingénier à vivre au-dessus de leurs sujets de toute la hauteur de leurs trônes chancelants ! Hélas ! la vérité a beau luire sur les hommes, beaucoup, parmi eux, se cantonnent dans leur égoïsme ou leur ignorance et servent par là de marchepied aux ambitieux avides de pouvoir.

Nous ne pouvons que les plaindre de ne pas comprendre davantage le plan divin qui a été créé pour leur bonheur futur ; ils éloignent ce bonheur de plus en plus. Quelques individualités parasites font leur profit des bassesses contemporaines. Des hommes d'État de second ordre, à la vue bornée, prennent la place de ceux qui domineraient vraiment par l'esprit et le cœur la masse de leurs concitoyens.

Voilà pourquoi nous voyons encore souvent les vrais grands hommes honnis et persécutés.

Mais ces temps changeront.

Le spiritisme est venu accroître la force de ceux qui luttent sur les barricades morales que l'amour élève contre la haine.

Le spiritisme est venu apprendre aux hommes tous les devoirs qu'ils

oublient ou méconnaissent. Il est venu leur dire : Vous êtes responsables de vos actes; agissez conformément aux ordres de Dieu. Peuples, développez votre instruction et votre moralité, pour être dignes de la liberté que vos pères ont acquise au prix de leur sang tant de fois répandu ! Éloignez vos tyrans, réunissez-vous en immenses comices, décrétez vos lois, appelez l'enfant à de meilleures destinées, instruisez-le virilement, et puisque vous enlevez le Christ de vos écoles, montrez au-dessus des écoles la splendide voûte du ciel azuré !

La religion n'est pas nécessaire à l'école. Il la faut dans la famille, ce foyer d'amour et de vertu. Habituez l'enfant à croire en Dieu que son père et sa mère lui représentent sous sa forme visible.

Quant au prêtre, fuyez-le puisqu'il a renoncé à son rôle de vrai pasteur des peuples ; puisqu'au-dessus de l'autel, il a placé le tronc où vous devez verser le produit de vos sueurs ; puisque, debout sur les ruines d'un passé terrible et sanglant, le prêtre ose encore, l'éteignoir à la main, menacer les générations nouvelles du bras séculier.

Mais, tout en le fuyant, plaignez-le; souhaitez qu'il revienne à la doctrine pure et sublime de celui qui est venu mourir pour la sainte cause de la liberté.

Les cultes sont nombreux et presque tous ont perverti le sens premier des doctrines qui semblaient être appelées à régénérer le monde. C'est la preuve que les cultes doivent périr et que l'humanité renouvelée doit chercher en dehors d'eux la voie religieuse de l'avenir.

Une grande religion sera créée, ayant pour base l'amour, pour faîte Dieu ! De l'amour à Dieu, nul intermédiaire. Les âmes libres prieront sous le dôme d'azur de l'éternel temple de la nature. Les temples de pierre auront fait leur temps et nous en reviendrons peut-être au culte de nos ancêtres les Gaulois.

Ombre des forêts protectrices, chênes sacrés, nous entendrons encore gronder sourdement vos feuillages. Plus de sacrifices humains sur la pierre consacrée; plus de haine entre les hommes. Les druides de l'avenir auront pour autel la terre nue sous les rayons du soleil. Le spectacle de la nature sera le plus bel enseignement religieux qu'ils pourront donner aux hommes. Et le culte sera pur, et les âmes croyantes seront nobles et sincères, et le veau d'or sera englouti sous les vagues furieuses des puissantes colères populaires.

En attendant cette époque bénie, travaillons tous, hommes et esprits, à l'affranchissement de l'humanité.

Le mal de notre époque est dans le doute croissant en matière religieuse.

Le doute naît des innombrables façons de concevoir et d'appliquer les principes religieux.

Les uns, ne croyant qu'à la matière, cherchent en vain, dans l'univers qui brille à leurs yeux, la trace de l'esprit.

D'autres, au contraire, spiritualistes exagérés, ne voient que l'esprit en toutes choses.

Les uns nient Dieu créateur de l'univers et disent que rien n'a été créé, que tout se meut de toute éternité.

D'autres voient la main de Dieu partout et font de l'Être suprême le régulateur de la moindre chose.

Ceux-ci placent Dieu en dehors du monde ; ceux-là le voient dans tout ce qui nous entoure.

Il y en a qui croient en Dieu, mais en le plaçant si haut, si loin des hommes, qu'il ne peut entendre leurs plaintes et leurs supplications.

Qui croire? Que résoudre au milieu de tant d'affirmations contradictoires de gens qui s'anathématisent les uns les autres ?

Le prêtre dit : « J'ai la foi ; je représente la vérité éternelle contre laquelle rien ne prévaut ».

Les matérialistes disent : « Nous sommes la science ; seuls nous comprenons l'infini ».

Les croyants exaltés voient des miracles où d'autres constatent de simples lois de la nature.

Dieu n'est pas une abstraction, nous l'avons dit. Il est, à nos yeux, non pas au-dessus de la nature, mais en elle. Il ne fait pas cause commune avec elle car, dans ce cas, il serait confondu avec les éléments qu'il dirige par sa volonté toute puissante.

Mais ce n'est pas non plus un être en dehors de la création.

Les innombrables mondes qui se meuvent dans l'espace portent chacun un large et beau rayon de la divinité.

Comment concevoir Dieu autrement que visible aux yeux de l'âme dans toutes les créations de son génie?

Dieu n'est pas la matière, mais il préside aux destinées de la matière. Dieu n'est pas l'homme, mais il préside aux destins de l'homme.

Admettez, dans l'espace, des milliers de soleils divins ; admettez que ces soleils rayonnent dans tout l'infini, et vous comprendrez mieux Dieu que si vous en faites un unique soleil perdu dans le lointain des cieux.

Non, il n'est pas d'espace en dehors des zones habitées ; non, il n'est pas de Dieu en dehors et au-dessus des êtres et des choses.

Il n'y a pas de ciel circonscrit, d'enfer établi dans des profondeurs ténébreuses.

De quelque côté que nous portions les yeux, partout la lumière et la vie, partout des astres et leurs satellites, partout des soleils éclairant et réchauffant des mondes.

Aucun point de l'espace n'est inhabité. Là où les terres ne tournent pas autour de leur soleil, il y a des êtres qui vivent sur leurs mondes à eux, mondes fluidiques où vont les âmes dégagées de l'étreinte grossière de la chair d'ici-bas.

Habituons-nous à voir Dieu, non comme un grand personnage devant lequel nous devons nous incliner avec terreur, mais comme l'essence même des êtres et des choses.

Pour connaître quelles sont ses lois, nous n'avons nul besoin d'implorer le secours de religions agonisantes qui se jettent la pierre l'une à l'autre et qui n'ont que des théologies incomplètes, nullement appuyées sur la science, pour apprendre aux hommes la route qui mène à Dieu.

Cette route, Carita vous l'a enseignée avec son grand sens et sa raison lumineuse. Elle est toute dans le devoir accompli, dans la vérité enseignée, dans l'amour répandu.

Les sociétés n'ont plus besoin de cultes transitoires pour adorer la divine essence. Il leur suffit de considérer l'univers et d'écouter chanter leurs poètes pour comprendre qu'un Dieu veille, principe actif dirigeant toute chose.

A-t-il une forme? Oui, sans doute, mais qu'importe que nous ne la connaissions pas encore?

Il est, nul ne peut le nier en face des merveilles de sa toute puissance et de sa bonté.

Le mal sera dissipé par le bien, l'amour améliorera la terre des hommes.

Déjà l'empire du mal décroît, la science brisera les portes de l'enfer. Dieu sera reconnu par les générations futures.

Mais il ne suffit pas de croire en une puissance créatrice, tenant l'univers sous sa tutelle et présidant aux destinées de la plante, de l'oiseau et de l'âme humaine. Il faut voir avec les yeux de la conscience et du cœur quels sont les devoirs à remplir pour plaire à Dieu.

Or, dans la société actuelle, nul ne peut prétendre découvrir le summum de la perfection possible. Il y a, parmi nous, trop d'antagonismes et trop de haines pour que la loi divine soit bien comprise.

Les préjugés nous gouvernent, l'orgueil nous tyrannise et chasse souvent sous ses ténèbres les pures lueurs de la conscience.

L'état social est bien imparfait encore. Les uns possèdent, d'autres n'ont

presque rien, d'autres encore mendient le pain nécessaire à la subsistance de leur famille.

Les législateurs font des lois qui ont de bons côtés mais qui, par d'autres, froissent des situations respectables, et ce monde nous paraît encore plongé sur plusieurs points dans le chaos.

Qui mettra la lumière dans l'ombre opaque de la terre? Qui fera resplendir la vérité parmi les hommes?

Les hommes de science qui ne s'aventurent pas sur les terrains inexplorés, ne hâtent guère l'éclosion des idées nouvelles. Au contraire, ils paralysent souvent l'essor du progrès en combattant les recherches consciencieuses qui n'ont point eu leur origine au sein des Facultés savantes.

De leur côté, les hommes de religion se cantonnent dans un non-possumus regrettable à plus d'un titre.

Seuls, les libres-penseurs spiritualistes, ceux qui ne séparent pas le culte de l'idéal des investigations scientifiques prudentes ; seuls, les libres-penseurs qui ne se courbent point sous un dogme ont chance de donner au monde un état social meilleur.

Ce ne sont point des mystiques et ce ne sont point des athées. Eclairés par la vive lumière du XIX[e] siècle, ils vont à la découverte de l'avenir avec la raison pour conseillère. Ils prennent aux religions leurs bases philosophiques et morales, à la science son côté pratique vraiment utile. Ils ne s'emmaillotent pas dans le dogme; ils vérifient ce qu'ils croient, ils n'annoncent que ce qu'ils savent.

Mais il faut que ces libres-penseurs soient tolérants, qu'ils ne prétendent pas posséder à eux seuls toute science, toute connaissance des causes et des effets. Ils sont destinés à faire avancer l'humanité sur la route de ses progrès.

Républicanisme, libre-pensée, sentiment religieux appuyé et se développant sur la raison, tous ces termes sont presque synonymes. La foi ne se commande pas, ne s'acquiert guère ; elle est au niveau des connaissances et des sentiments de chacun. Les cœurs sensibles aiment, les pensées se métamorphosent : l'avenir appartiendra aux plus instruits et surtout aux meilleurs.

Comme les matérialistes ont tort de croire qu'ils sont meilleurs citoyens que les autres ! Ils disent que le mysticisme détruit le patriotisme. Etre mystique, c'est croire aux mystères d'une religion quelconque, tandis que nous préconisons, au contraire, l'alliance de Dieu et de l'homme par la raison humaine se substituant à la Foi.

Pas de dogmes imposés, plus d'éteignoir posé sur l'âme humaine. La France de Voltaire et de Jean-Jacques ne recommencera plus sa soumission

aux règles étroites d'un clergé peu éclairé. La philosophie qui nous convient est, nous le répétons, fille de la raison et du libre-examen. Elle reconnaît Dieu par ses œuvres et ne se soumet qu'à sa conscience.

Quelle est notre patrie? C'est le terrain que nous habitons, c'est le pays où nous sommes nés, où nous avons coutume de voir la nature sourire à nos rêves. Mais qu'est-ce que l'humanité, sinon la patrie agrandie, de même que la patrie est, elle-même, la famille agrandie.

Pour l'âme qui dépasse le sommet d'une montagne et ne s'arrête pas devant le cours d'une rivière ou d'un fleuve, que sont les frontières établies entre les peuples? Ce sont les futiles barrières que l'avenir emportera.

Hommes, mes frères, vous êtes nés français; peut-être demain naîtrez-vous italiens ou espagnols. Arrachez le bandeau d'égoïsme qui est devant vos yeux. Soyez de la patrie terrestre et correspondez par l'amour aux sentiments des humanités plus élevées que la vôtre, que l'immensité recèle dans ses globes infinis.

Votre premier devoir est d'éteindre les guerres. Chassez cet horrible fléau qui naît des disputes entre les rois. Les peuples n'ont rien à gagner aux guerres qui désolent leurs territoires. Épaves de l'ancienne barbarie, les combats entre les hommes sont un stigmate qui les dépare aux yeux de l'éternelle bonté.

C'est par les guerres que les peuples décroissent, que des lits de sang se creusent entre eux, perpétuant la haine et la discorde. Cessez les guerres, ô vous qui tenez en main la destinée des peuples, car ces affreuses boucheries où le canon gronde, où l'acier reluit, seront votre condamnation quand vous serez jugés par votre propre conscience éclairée à la lumière de la justice et de la raison.

Le duel est encore un vestige de la barbarie, que vous devez faire disparaître de vos mœurs adoucies. Les tournois d'autrefois, où de belles dames faisaient flotter leur écharpe promise au vainqueur ; les combats singuliers, où le fer heurtait le fer, où le sang s'échappait par de cruelles blessures; tout cela a fait son temps. Les hommes, éclairés par la science et la raison, devenus meilleurs, ne doivent plus se laisser entraîner à ces exhibitions sauvages d'un passé malheureux.

Le Christ a promulgué la loi d'amour, que les monarques violent, souvent avec l'assentiment de leurs peuples. C'est notre tâche, à nous esprits en mission, de montrer à l'homme la route qu'il doit suivre, les devoirs qu'il a à accomplir,

Parmi nous, la fraternité règne sans conteste. La supériorité des âmes réside tout entière dans leurs qualités morales et intellectuelles et nullement dans le rang qui leur est assigné, dans la position qu'elles occupent

parmi d'autres âmes. Nous sommes tous ici fils de nos œuvres, et c'est ce qui fait notre fierté.

L'homme ne connaît pas assez la patrie des esprits. Tout ce qu'on lui en a dit est vague, indéterminé. Il ne sait pas que les esprits progressent dans le cours de leur existence extra-terrestre qui se renouvelle en s'améliorant chaque fois que le fil de la vie humaine terrestre est coupé par la Parque qui préside à votre destinée d'un jour. L'homme ne sait pas que si la vie de l'espace est le reflet de celle que vous avez ici-bas, il n'en est pas moins vrai que, même chez les esprits arriérés, les passions mauvaises ont moins d'empire parce que le corps n'est plus un obstacle à la volonté des esprits supérieurs qui dirigent les âmes humaines. De ce côté de la tombe où est la vraie vie, les empereurs et les rois, les dogmes inventés par la cupidité et l'instinct de la domination, tiennent peu de place dans le cœur des hommes libres travaillant à tous leurs progrès intellectuels et moraux.

Ici, parmi nous, il n'y a pas de barrières entre les peuples, il n'y a qu'un peuple soumis à la volonté divine. Les natures réfractaires aux lois éternelles souffrent de ne pas être en contact avec le beau et le bien. Elles avanceront plus vite que sur la terre, quand elles voudront progresser. Celles auxquelles la loi de Dieu ne peut être appliquée à cause de leur méchanceté ou de leur orgueil, celles-là reprendront un corps matériel ici-bas pour subir de nouveau les humiliations de l'étape terrestre.

Nous vivons en société dans l'espace qui confine à la terre. Mais chaque société a ses couches progressives partant de l'homme encore adulte pour aller jusqu'à l'homme-ange. Toutes les couches sociales sont solidaires, de telle sorte que les esprits les plus avancés de notre zone se doivent à l'avancement de leurs frères en retard.

De grands et beaux esprits visitent les couches même les plus inférieures du monde des âmes. Ils ont pour mission d'éclairer ceux que l'ombre des hommes environne encore et qui, dans leur périsprit grossier, dans leur âme sombre, n'ont pas tous les rayons terrestres de la divine lumière.

Nous devons tous grandir, tous nous élever vers Dieu, souveraine source du beau, du grand, de l'éternel. Nous passons, même dans l'espace qui nous appartient, par la filière de tous les progrès, mais nous ne nous détachons pas pour cela de la terre où nous avons vécu avec vous autres hommes. Le char du progrès encore voilé d'ombre, demain rayonnant à jamais, que les anges de Dieu dirigent sur votre terre ingrate, doit sortir de l'ornière boueuse du passé et rouler sur un terrain déblayé de toute ronce.

Quand l'humanité aura atteint son summum de perfection ici-bas, les hommes et les esprits vivront dans une communion plus étroite et les deux

mondes, le visible et l'invisible, n'en feront qu'un par l'âme et par la conscience.

La terre sera alors la patrie des purs et des bons, qui doivent achever l'œuvre du Christ et de tous les grands missionnaires de la divinité parmi vous.

O mes frères, hommes, esprits incarnés dans une enveloppe bornée, espérez ! Le jour de la vraie lumière approche et voici que, des horizons infinis, des anges descendent glorieux pour vous faire entrer dans une zone meilleure. Espérez ! car les cieux se déplacent, c'est-à-dire qu'à chaque instant des âmes au-dessus de l'humanité traversent tous les cycles au-dessus de nous, se montrant à l'horizon particulier de votre planète. Elles viennent asseoir sur des bases plus larges et plus sûres tous les contrats sociaux ; elles viennent vous enseigner quelque chose de la loi des mondes supérieurs.

Poètes ! chantez l'humanité régénérée ; philosophes ! vos croyances sont le reflet d'une grande puissance qui vient d'en haut vous dire qu'il faut hâter l'heure des grandes arrivées d'esprits dans le cycle étroit où vit l'homme barbare. Amis de la vérité, de la justice, cœurs pleins d'amour qui souffrez de voir les hommes si bas, espérez ! l'heure est proche où les réformes rêvées par vous se réaliseront, montrant à tout jamais à l'homme amélioré la voie lumineuse où Dieu va faire entrer l'humanité.

Hommes, occupez-vous de vos travaux, ne soyez insensibles à rien de ce qui peut faire progresser l'homme. Vous êtes solidaires en ce bas monde comme nous le sommes dans l'espace Une même chaîne d'amour relie les humanités terrestres aux humanités spirituelles. Une même chaîne d'amour relie les planètes aux soleils, les âmes à Dieu.

III

LES ESPRITS

Dans les mondes matériels, deux forces sont continuellement en présence : deux forces, la matière et l'esprit, sont unies pour perpétuer l'œuvre divine.

La matière sans l'esprit, c'est le néant.

L'homme, comme toute chose créée, comme tout être intelligent, a en lui, distincts mais unis, les deux principes que nous signalons.

Par la matière de son corps, il tient à la création matérielle ; par le rayonnement de son esprit, il touche aux soleils.

Dans l'esprit, y a-t-il un certain degré de matière ?

— Oui, sans doute, puisque nous ne pouvons nous représenter quelque chose qui ne soit rien. Mais n'est-ce pas ergoter sur les mots que de dire : tout est matière en l'homme et autour de lui ?

Quelles que soient les qualités de la matière humaine, l'esprit s'élève de beaucoup au-dessus d'elles. Nous savons que l'esprit se dégage du corps humain après la mort de cet instrument de ses souffrances et de ses progrès. La séparation a donc lieu.

Où va l'esprit ? — Vivant de sa vie propre, sans le secours d'aucun de ses organes matériels du passé, il plonge dans l'infini qui l'entoure, il se délecte aux accords de l'harmonie céleste, il cherche et découvre Dieu, suprême justice et suprême amour.

Les lois de la matière ne sont pas les mêmes que celles de l'esprit. Celles-ci sont d'un ordre si différent qu'on ne comprend pas la confusion que font certains philosophes sur ce point.

Oui certes ! l'esprit aussi appartient en quelque sorte à la matière organisée, mais il est fluide, mais il traverse les murs les plus épais, il

franchit les grilles et les verroux et va planer jusque dans le ciel bleu. Comment, dès lors, confondre l'esprit et le corps, la matière animique et la matière corporelle ? Celle-ci n'a que des propriétés ; l'autre a des qualités acquises, des qualités en perspective.

L'esprit n'a pas besoin du corps humain pour faire sa route parmi les anges. Le corps terrestre est un véhicule qui lui sert, dans ses incarnations successives, pour s'élever vers Dieu par le progrès, l'étude, la souffrance bien supportée, les devoirs accomplis. Mais, cette première partie de sa tâche terminée, l'âme se sent tellement au-dessus du corps matériel qu'elle vient de quitter, que sans désir de le reprendre jamais, elle se dévoue à l'humanité. Qu'a-t-elle besoin d'un manteau de chair pour accomplir son pieux et utile pèlerinage ?

Les esprits se réunissent en groupes, suivant la loi des affinités. Les plus avancés du groupe essayent d'élever ceux que l'ignorance retient encore assez loin de la vérité et de la justice. Il y a travail de solidarité entr'eux, nous l'avons dit. Mais tous, ou presque tous, sentent, voient, reconnaissent au-dessus d'eux la loi supérieure, émanation directe de la conscience divine.

Si vous me demandiez d'expliquer Dieu, je vous dirais :

Demande-t-on à la mousse pourquoi elle est humide, le matin ? Demande-t-on à la fleur scintillante qui l'a couverte de rosée, qui la parfume et la décore ? Demandez-vous aux astres qui les dirige et les soutient, qui les fait vivre et se développer ?

Non, on constate des milliers de sublimes effets dans la nature, mais on ne remonte jamais à la cause première.

Cependant, tout crie aux hommes : Sortez de vos limites étroites, de vos raisonnements bornés ; voyez Dieu dans les mille splendeurs de la nature !

Est-il possible que tout ce que vous voyez dans l'univers soit mû par la main du hasard ? Quelques-uns parmi vous me disent que les atomes sont à l'infini dans l'univers infini ; que ces atomes sont actifs ou passifs et que les derniers obéissent aux premiers ; l'union de ces deux principes me représente toujours la force agissante de Dieu dans la nature.

D'ailleurs, raisonnons.

Qu'est-ce que l'esprit ?

Dans la plante, c'est ce qui la dirige, c'est ce qui lui fait chercher la lumière.

Dans l'animal, c'est l'instinct plus développé ; c'est l'âme embryonnaire.

Dans l'homme, c'est la plénitude de la raison et de la conscience.

Au-dessus de l'homme, qu'est-ce ?

Vous admettez des êtres supérieurs à l'homme et dont l'esprit est assurément plus juste, plus vaste et plus parfait.

Au-dessus de ces grands esprits, qu'y a-t-il ? D'autres esprits plus grands encore.

L'échelle du progrès est infinie. Elle se perd en Dieu, souverain régulateur de toutes choses. Si vous enlevez à l'âme son prototype divin, dites-moi, je vous prie, vers qui elle se dirige ? Montrez-moi l'axe de l'univers moral. Je vous en défie.

Dieu, certainement, n'est pas, ne peut être l'orgueilleux monarque qu'on nous montrait jadis, le barbare destructeur des peuples, le protecteur des rois. Nous avons tort de nous le représenter avec les passions humaines. Il échappe à l'entendement de l'homme en général, mais on peut prévoir que l'éclosion des idées nouvelles fera de mieux en mieux connaître Dieu en nous élevant davantage vers lui. D'ailleurs, des hommes de génie ou de science ont plusieurs fois approché de la révélation suprême. Ils ont senti Dieu en eux comme en toutes choses. Les martyrs l'ont vu dans les tortures, leur souriant et les appelant ; les apôtres l'ont admiré au fond de leur conscience et l'ont réfléchi dans la beauté et la simplicité de leur âme.

Il faut que la science marche à la découverte de Dieu. Il est temps de chercher à savoir ce que nous révèle le ciel.

Je comprends les indécisions de ceux qui, ne voyant que la matière, ne savent pas l'interroger assez profondément pour découvrir l'esprit divin dans les mystères de la vie.

Il faut faire cesser ces indécisions. Il faut que la philosophie moderne, s'appuyant sur les sciences connues, s'élève assez pour découvrir peu à peu le Tout-Puissant. De même que nous suivons, par l'astronomie, la route des mondes matériels de l'espace, nous devons, par la philosophie, arriver à connaître Dieu. Nous aurons un aperçu de sa forme générale dans l'univers quand nous aurons mieux compris cet univers dont toutes les lois sont si harmonieuses.

Il n'y aura pas de repos pour l'homme tant qu'il conservera un doute sur la suprême puissance. Il faut que l'enfant, levant les yeux vers le ciel, ne le fasse point par habitude mais avec conviction, en voyant que son père et sa mère sont convaincus de l'existence de Dieu.

Les lois éternelles de la création indiquent le souverain législateur. Le cœur le sent, la raison le constate, l'intuition le devine, et vous-mêmes, matérialistes, vous le reconnaissez quand vous reconnaissez les lois de la conscience humaine.

Il y a beaucoup d'orgueil dans l'homme. C'est à cet orgueil qu'il doit de

commettre un grand nombre de fautes qu'il devrait lui être facile d'éviter.

Peut-il échapper à la responsabilité de ses actes ?

— Oui, s'il n'y a pas de Dieu ; non, si Dieu existe.

Et qui est-ce qui ne sent que la conscience n'est pas un vain mot ?

Si l'humanité pouvait être livrée au hasard ; si ses œuvres n'étaient pesées dans la balance de la souveraine justice, à quoi servirait de vivre ? à quoi servirait d'être bon et honnête ?

Pourquoi le malheureux d'ici-bas n'en finirait-il pas de suite avec la vie !

O philosophes à courte vue, matérialistes qui riez de ceux d'entre nous qui croient encore à l'Etre suprême, vous ne nous faites pas rire, nous. Non, certes ! Si nous n'avions la certitude du réveil prochain de vos âmes, nous pleurerions abondamment sur les erreurs que vous préconisez.

Dieu ! Dieu ! vous êtes, grand esprit créateur. Ah ! vous n'êtes pas tel que les hommes vous ont vu jusqu'à ce jour ; votre organisme embrasse l'immensité des univers. Vous êtes ! Les millions de soleils que l'espace recèle, racontent votre puissance et votre gloire, et le moindre brin d'herbe que le vent incline, vous salue.

La tâche des grands esprits n'est pas, néanmoins, elle ne saurait être dans la contemplation béate de l'Éternel.

Les plus grands esprits dirigent des mondes. Ils sont préposés à la garde des humanités qui s'élèvent. Ils facilitent l'éclosion des progrès, ils bénissent les efforts des hommes. C'est ainsi qu'ils pourraient être appelés les dieux des humanités qu'ils président. Mais il y a ramification entre eux, de monde à monde, de soleil à soleil. Dans toutes les parties du ciel, il y a aussi de grandes sphères lumineuses qui leur servent plus particulièrement d'habitacles. C'est là que ces grands esprits s'interrogent les uns les autres avant d'imprimer la volonté éternelle aux mondes qu'ils ont mission de diriger.

Au-dessous de ces esprits, il y en a de très supérieurs qui sont destinés à faciliter tel ou tel progrès, à combattre tel ou tel système gouvernemental, politique, religieux qui doit être remplacé. Ceux-là sont les directeurs spécianx des humanités en marche. Ce sont les lieutenants des grands esprits dont nous venons de parler. Tous ont au fond du cœur l'amour et l'espérance. Tous savent que l'avenir donnera les fruits que le présent entrevoit à peine. Tous sont liés par un même devoir et une même responsabilité.

Au-dessous de ces esprits de lumière, gravite la foule des penseurs, des génies qui s'incarnent pour le bonheur des humanités. Ceux-ci ont toute la science voulue, mais ils n'ont pas toujours toute la charité, tout l'amour qu'il faudrait. Ils tiennent de l'homme et de l'ange. Et il faut qu'il en soit

ainsi, car ces esprits, quoique très beaux et très purs par certains côtés, doivent connaître toutes les passions humaines. Ils doivent commettre des fautes pour en rougir, apprendre à connaître la vie et chanter le chant de l'humanité. Ils doivent servir d'exemples aux autres hommes : c'est pour cela qu'ils ne sont pas impeccables.

Puis viennent les esprits protecteurs de tout homme, qui se groupent par affinité dans l'espace et qui, tour à tour, donnent leurs bons conseils aux âmes qu'ils ont mission de conduire.

Au-dessous encore, sont les esprits ignorants de l'avenir, mais qui gardent en eux la force du passé. Ceux-là sont des esprits retardataires qui ne sont pas sans grandeur et qui se personnifient, ici-bas, dans les défenseurs des œuvres rétrogrades de l'esprit humain. Ils ont l'éclat, la vigueur. Ils ont le coloris. Leurs discours peuvent être beaux, leur pensée profonde, mais ils manquent toujours de fraîcheur et de charme, parce qu'ils vivent d'idées anciennes et ne regardent pas les nouveaux levers de soleil.

Puis, vient la tourbe des esprits légers, inconséquents. Ceux-ci sont les disciples de Momus : ils voudraient transporter dans l'espace, avec les grelots de la folie, la satire acérée qu'on noie dans les libations copieuses ; ceux-ci encore adorent Vénus dont ils voudraient faire toujours leur déesse favorite. D'autres sont disciples d'Epicure. Ceux-là aiment la paresse et chantent les doux loisirs. Il y a des poètes parmi eux.

Plus bas encore sont les âmes voilées, les âmes basses et sombres, qui ont souffert sans chercher à savoir quelle a été la cause de leurs souffrances. Elles sont en lutte contre toute société, mais qu'un éclair de justice vienne frapper leurs regards ternis, et aussitôt il se produira en elles un retour vers le bien.

Dans les bas-fonds spirituels, sous la garde d'esprits sévères qui les dirigent ou les punissent selon le cas, je vois toute la sphère des esprits malheureux par suite de leur méchanceté, de leur haine pour tout ce qui est beau et bon. Ces forçats de l'infini poussent l'homme aux mauvaises actions pour le plaisir de mal faire, pour fronder Dieu. Ils jettent bas le masque entr'eux et le spectacle qu'ils nous donnent ferait souvent horreur aux esprits avancés, s'ils ne savaient qu'un temps viendra où ces misérables ne seront plus que des malheureux. Un temps viendra ensuite où ces malheureux se repentiront de leurs fautes, de leurs crimes, et s'élèveront d'un degré sur l'échelle des êtres.

Répétons-le : nul ne tombe assez bas pour qu'il lui soit impossible de se relever. Nul n'est assez grand coupable pour que la loi générale de justice ne lui accorde pas un jour le droit au pardon. Homme, travaille : ton sort est entre tes mains. Tes fautes, Dieu les voit ; tes remords, il les apprécie ; tes retours au bien, il les facilite et les bénit.

Si tu veux rester dans l'oisivcté éternelle, dans la méchanceté éternelle, crois bien que la loi divine saura t'atteindre et te forcer à marcher vers le but commun à tous les hommes. Dieu prend soin du moindre atome. Comment délaisserait-il une âme qui peut le comprendre et l'aimer?

Le mal dans l'humanité n'est pas incompatible avec la justice de Dieu. Coup de fouet donné à l'homme sur la route du bien, il est destiné à l'éclairer par les contrastes, à le redresser quand il marche oisif et courbé sous le poids de ses pensées. Il faut encore des batailles aux rois et aux empereurs pour leur apprendre ce qu'est le fardeau de la couronne. Il les faut aux peuples pour qu'ils se replient sur eux-mêmes, interrogent leur conscience et suivent une route meilleure. Il les faut encore aux peuples pour qu'ils maudissent les despotismes royaux et combattent leur propre ignorance et leur faiblesse. Le sol ravagé par la guerre fera éclore de beaux fruits et des épis dorés dès que les peuples seront mûrs pour la liberté! Il faut qu'ils arrosent de leur sang et de leur sueur l'arbre que Dieu féconde, et qui a nom : Progrès!

Les assassins et les voleurs nous apprennent la prudence. Tout le mal nous conduit vers tout le bien.

Non, le mal n'est pas, comme l'a dit Hugo, une faute d'ortographe de Dieu. Le mal est le complément nécessaire du bien sur une planète où le bien repose souvent sur des fictions, où la morale n'est souvent qu'un mot, une forme trompeuse. Ce que vous appelez le mal ne l'est pas toujours en réalité. Vous jugez d'après vos préjugés, vos opinions toutes faites. Allez-vous souvent au fond des choses?

Oh! hommes! quand vous condamnez, si vous pouviez apprécier combien, parfois, vous êtes injustes, vous reculeriez effrayés de votre sans-façon et de votre cruauté!

Le seul coupable, nous l'avons dit, c'est l'ignorance ; c'est l'ignorance qui fait les malheureux. Ceux que la lueur du vrai éclaire, savent bien que leurs fautes entraînent leur déchéance et que la déchéance morale entraîne le châtiment. Châtiment juste et inévitable par cette même loi qui veut que tous les effets aient une cause et toutes les causes leur effet.

Que sera le châtiment des grands coupables d'ici-bas? Comment seront punis les missionnaires du vrai, qui ont renoncé à leur noble mission pour égarer les hommes qu'ils avaient charge de conduire?

Quel sera le châtiment des ministres ambitieux qui font la guerre pour asseoir le despotisme sur des ruines? Quel châtiment subiront les tueurs de peuples, comparé à celui qui doit atteindre les vulgaires assassins?

Tout est si mal pesé ici-bas que vous ne savez pas juger sainement les responsabilités. Vous vous inclinez devant un bourreau couronné qui garotte

une nation, insulte à toutes les libertés, se rit de toutes les douleurs. Et vous réservez vos colères aux misérables déclassés qui, faute de pain, ont volé et, faute de fraternité bien souvent, ne sentant pas venir à eux le rayon de tendresse réciproque auquel tout homme a droit, se sont rués brutalement sur leurs semblables. La société n'a-t-elle rien à se reprocher à leur égard? A-t-elle été tendre pour eux? S'est-elle penchée sur les ignorants pour les instruire; sur les malheureux, pour les plaindre, les rassurer et leur faire entrevoir un état meilleur? Chacun a droit au travail dans l'humanité. Que dites-vous, dès lors, des ouvriers qui chôment, avec une famille sur les bras? Que dites-vous de la jeune fille qui se prostitue, n'ayant aucune ressource pour vivre?

O hommes! ô mes frères! redoutez non la vengeance divine, car Dieu ne se venge pas, mais la responsabilité de vos actes, mais cette justice éternelle qui ne laisse rien passer d'inaperçu et qui se substitue à la justice humaine, quand celle-ci reste au-dessous de ce qu'elle doit faire.

Et soyez certains que, dans le monde des esprits, vous retrouverez l'équivalent de ce que vous aurez fait ici-bas. Dans le monde des âmes, où la vérité se fait jour mieux que sur terre, vous aurez des compensations à toutes vos souffrances actuelles; vous aurez des bonheurs et des joies. Mais la tunique de Nessus que vous ne pourrez quitter, ce sont vos fautes qui l'auront tissée et unie à votre chair jusqu'à ce que le repentir ait relevé vos âmes. Oh! soyez meilleurs que vous ne l'êtes, étudiez les problèmes sociaux, songez au sort du pauvre, élevez sur la voie du bien-être ceux que l'infortune a placés au dernier rang. Et alors, vous pourrez entrer le front pur dans l'empire éternel des esprits. Vous n'aurez point à rougir de vos fautes et à subir l'inéluctable loi du châtiment mérité.

Dieu n'est pas un tout-puissant aveugle qui envoie ses grâces sans raison à qui il lui plaît. Otez de votre esprit l'image des dieux anciens. Plus de Paganisme! Plus de faux Christianisme non plus! Dieu est en vous. Il y réside par sa justice immanente. Vous êtes son propre foyer, car sa lumière est en vous et vous vous punirez vous-mêmes en constatant votre infériorité au milieu des natures d'élite qui vivent dans les célestes sphères.

La Terre n'est qu'un point de l'espace. Tout autour de vous, aussi loin que l'œil humain peut aller, aussi loin que les étoiles de la voie lactée se confondent à vos regards troublés; plus loin que la portée de vos télescopes, plus loin que la portée de vos rêves, il y a encore des soleils et des planètes. Chaque firmament possède un nombre incalculable d'étoiles; par delà tous les horizons accessibles à votre vue bornée, d'autres horizons émergent encore et toujours de l'infini et sont chargés, comme le vôtre, d'une multitude d'astres lumineux et de globes habités.

Que sont tous ces soleils éclairant tous ces mondes? Des systèmes planétaires comme le vôtre. Des âmes habitent ces tourbillons, des hommes marchent sur ces planètes. Il en est de bien plus avancés que vous, il en est qui vous sont inférieurs.

C'est ainsi que l'échelle éternelle monte, monte sans cesse dans l'infini, sans base et sans faîte déterminés pour vous. Hommes, habituez-vous cependant à regarder le haut de l'échelle du progrès. Tendez à monter et non à descendre. Dieu est en haut avec la lumière de la foi, le rayonnement de l'amour, la force de la vérité. En bas, c'est le chaos sombre des âmes coupables. N'y retombez pas meurtris et défigurés.

Il n'y a pas deux puissances dans la création; il n'y a pas deux lois, l'une du bien et l'autre du mal. Comme il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'une aspiration et qu'un devoir pour les âmes. Le mal n'est qu'une étape nécessaire pour arriver au bien. Il n'est pas, il ne saurait être l'état durable des sociétés en marche vers la terre promise de la liberté, de la perfection et du bonheur.

Mais, cependant, il dépend de vous de rester longtemps désarmés, captifs et malheureux dans les bas-fonds où vivent les mauvaises natures rebelles à la loi divine.

La chute de Lucifer n'est qu'une image. Mais il est bien vrai que vous pouvez redescendre, hommes! l'échelle du perfectionnement sans limites. Courage et en avant! Dieu ne vous abandonne jamais. Vos bons vouloirs sont vus et cotés. Vos ardeurs pour le bien sont soutenues. Vos mauvaises actions sont blâmées dans le monde des esprits avancés où vous arriverez à tour de rôle, grandis par l'expiation et le sacrifice.

Les religions agonisent ici-bas parce qu'elle ont perdu la flamme divine. C'est à la science unie à l'amour de retrouver cette flamme et d'en faire bénéficier le monde.

Quel culte vous rendra le paradis perdu? Quelle religion sera assez forte pour relever, non les temples du passé, mais les grands sentiments atrophiés par le mercantilisme de notre époque? Quand en aurez-vous fini, hommes, avec vos actes égoïstes et méchants? Sachez que la solidarité vous relie à la terre, que vous ne la quitterez pour vous élever dans un monde meilleur que quand tous les habitants de votre malheureux globe, la main dans la main, auront acquis la paix de leur conscience.

Hâtez-vous donc de fermer l'ère des guerres fratricides, des représailles coûteuses dans lesquelles vous versez votre sang et votre or à flots et qui vous font disparaître sous une brume mauvaise faite de la fumée des canons.

Luttez par la science, par l'amour, pour le vrai, pour le beau, le pur, le juste, l'idéal.

La mort n'est qu'une renaissance. Sacrifiez vos vieilles habitudes miséra-

bles et songez à l'avenir qui vous attend. Percez la voûte des tombes, âmes, et relevez-vous dans l'azur constellé. Qu'est-ce qu'un tombeau ? Le point d'intersection entre une vie qui finit et une vie qui commence. Le cercueil, c'est encore le berceau. L'âme, oiseau divin, prend des ailes dans la fosse béante et s'envole avant que la terre soit retombée sur la dépouille de celui dont le corps n'est plus. Songez aux lois admirables de l'espace, à l'avenir de l'esprit.

Quand vous vous pénétrerez de la loi que le spiritisme est venu vous révéler, vous serez plus justes et plus doux ; votre front rayonnera car les ailes sombres de la mort se seront changées en ailes de lumière !

La poésie, l'art, rendent la vie agréable ; ils prêtent leur charme à notre exil. Mais que sont les productions de nos poètes et de nos artistes terrestres à côté de celles qu'il est donné à l'esprit d'entrevoir dans sa route à travers l'infini ?

Ici, les poèmes sans fin des âmes aimantes chantent l'éternelle beauté de l'amour.

O poètes de la Terre, vous avez été d'autant plus grands que vous avez mieux senti la beauté des concerts célestes. Amis de la vérité, de la justice, âmes d'élite qui êtes entrées un moment dans l'ornière boueuse d'ici-bas ; philosophes, écrivains, génies, qui, le front haut, le cœur frémissant, avez meurtri vos pieds dans les terrestres chemins, vous avez généralement souffert et espéré : vous sentiez au-dessus de vous les influences invisibles qui vous conduisaient. Votre sort était-il comparable à celui des malheureux aveuglés par la matière ? Non, non : vous avez souffert davantage mais vos âmes élevées ont chanté le cantique divin de l'âme. Heureux de leurs convictions et de leurs espérances, plusieurs, parmi vous, ont résisté à l'envahissement du mal par la prière, le courage et l'amour. C'est qu'ils tenaient leurs regards fixés sur les demeures infinies où Dieu se révèle à la pensée.

Encore un peu de temps, et ce que vos lyres ont chanté, ce que vos pinceaux ou vos ciseaux ont immortalisé sur la toile et le marbre, ce que vos plumes éloquentes ont annoncé à l'humanité : le dévouement, la vertu, l'abnégation, la charité, le devoir, tous les devoirs, purifieront la terre des hommes !

Prenez la harpe des anges, tenez la lyre des humains ; mariez les sublimes accords célestes aux accents de vos âmes. Dieu a voulu que votre terre passât du degré inférieur où elle est encore, à un état de perfection relative qui rendra les hommes plus heureux. Vous marcherez de plus en plus vers l'harmonie, hommes, mes frères. Le progrès est sans limite, sans limite aussi l'amour de Dieu pour vous. Créez, organisez les tâches sublimes ; penchez-vous sur toutes les misères ; soyez bons, indulgents, faciles à tous et fermes contre vous-mêmes ; résistez à vos passions impures. Devenez grands !

Voici quel tableau se déroule à mes regards charmés vers la fin de votre vingtième siècle :

Plus de royautés iniques, plus de pouvoirs absolus. L'homme libre, et digne de la liberté, communiera avec Dieu même.

Ses principes seront : la paix, l'amour et la justice.

La paix favorisera ses travaux, lui donnera l'espérance et la force. L'amour lui révélera le bonheur. La justice règnera sur la terre.

Dès lors, plus de gouvernements rivaux les uns des autres ; plus de dogmes terribles et mensongers. Les révolutions morales auront succédé aux révolutions sanglantes. Le chemin parcouru par le progrès sera toujours plus grand. Les prêtres et les rois n'auront plus de raison d'être.

Tous les peuples se donneront la main dans la paix universelle.

Etats-Unis d'Europe, Etats Unis d'Amérique, Etats-Unis du monde, vous ne ferez qu'un peuple de mille peuples, qu'un homme d'un milliard d'hommes. Comme les étoiles du ciel, l'humanité croîtra brillante, et chaque astre humain aura sa place dans l'infini des âmes. Plus de frontières politiques, plus de malaise entre les peuples. Leurs différends seront tranchés par des arbitres qu'ils choisiront eux-mêmes.

Que de rayons d'amour luiront sur les hommes et les choses ! La nature sera plus verte au retour du printemps, les nids seront plus doux, les âmes contempleront mieux l'infini. O hommes ! que de félicités devant vos pas ! que de nobles espérances se feront jour dans vos âmes ! Vous irez, nations enfin nubiles, à la conquête des grandes vérités éternelles. Chaque homme sera son prêtre et son juge, et l'abominable code qui vous régit et que vous appelez un chef-d'œuvre, sera détruit par un sentiment meilleur de la véritable justice.

Seuls, les principes des droits de l'homme, que vous devez à votre immortelle Révolution, seront consacrés par le temps. Ils seront pour longtemps encore le phare lumineux guidant les pilotes des Etats vers les rivages de l'avenir.

Gloire donc à vos prédécesseurs, qui furent vos maîtres ! Respect à ces hommes généreux qui glissèrent parfois dans le sang mais qui, comme Atlas, portaient un monde sur leurs épaules. Ils ont secoué violemment les erreurs des vieux âges ; ils ont remis sur son piédestal l'idéal de justice et d'amour que Dieu avait donné à l'homme pour qu'il tint constamment ses yeux levés au-dessus des matérialités grossières de la vie. Honneur aux précurseurs, aux apôtres de l'idée républicaine qui est née de l'amour et doit conduire le peuple au bonheur.

Sachez bien qu'après cette vie, vous renouerez la chaîne de vos destinées ; que vous reviendrez sur la terre pour expier vos fautes et continuer votre œuvre. Courage donc, esprits amis ; luttez contre vous-mêmes et contre le mal. Vous aurez plus tôt fini la rude étape de l'existence terrestre.

Un jour, parmi nous qui sommes heureux dans l'espace, vous reviendrez détachés de vos lois matérielles, de vos instincts grossiers, de vos passions mauvaises ; alors votre but sera plus noble, votre mission mieux accusée, vos bonheurs plus grands.

Nous avons ici des flots d'une lumière douce et bleuâtre qui tamise agréablement toute chose. La nature a pour nous des aspects changeants que vous ne connaissez pas car vous ne pouvez voir que la matière organisée pour vos sens. Vous ne pénétrez pas dans la fluidité de l'âme des choses. Voilà pourquoi vous ne savez comprendre Dieu, l'éternel fluide animateur de toutes les matières. Parmi nous, les âmes ont des rapports constants : sociaux et individuels. Nous avons aussi des républiques, mais que vous êtes loin encore de notre idéal républicain ! Nos lois ne sont point calquées, comme les vôtres, sur celles de la monarchie. La fraternité est notre principal dogme.

Arrière aux derniers préjugés qui vous restent à combattre ! N'enchainez point par des vœux ou des obligations éternelles ceux que le principe de liberté vous demande de laisser indépendants, Ne forcez pas l'homme et la femme de cohabiter ensemble, quand l'un des deux est un être abject qui souille la couche nuptiale. Soyez justes ; sachez apprécier de quel côté sont les torts de ceux que vous jugez parfois impitoyablement. Apprenez à l'enfant à respecter son père et sa mère, à aimer son frère, sa sœur, et aussi ses frères et sœurs en humanité. Ne trompez personne. La conscience de celui qui se fait un jeu de la probité, est toujours couverte d'ombre. Cette ombre l'empêche d'être heureux.

Quant à votre religion, faites-là vous-mêmes, en prenant aux cultes, à la philosophie, à la libre-pensée, à la raison, à la science, ce que chacun d'eux vous révèle de vrai.

Dieu n'a point besoin de culte extérieur. La prière lui plaît quand elle est faite par l'âme, mais vous savez que ce qui lui plaît mieux encore, ce sont vos bonnes actions.

Oh ! que vous seriez heureux si vous saviez éteindre votre égoïsme, chasser votre orgueil, dompter vos ambitions malsaines ! Hommes, comme vous approcheriez vite de la perfection ; comme vous seriez vite près de Dieu !

Ne craignez pas la mort, craignez la vie.

Ne craignez pas les jugements du ciel : craignez-vous vous-mêmes, car l'homme porte en lui sa propre condamnation et sa propre récompense. La conscience est un ver rongeur ou une lampe allumée. Le premier détruit peu à peu tout l'homme ; la seconde l'éclaire d'un jour intérieur si doux qu'il se sent transporté dans des béatitudes infinies.

CONCLUSION

A NOTRE CHER MÉDIUM

Ami, notre œuvre est faite et la vôtre commence.
Nous vous avons dicté ces pages d'espérance
Que votre main rapide écrivit sans détour,
Soumise, obéissante à nos cœurs pleins d'amour.
Ces pages sont à nous, nous les avons mûries ;
Elles ont fait l'objet de douces rêveries ;
Nous en avons causé quelque part dans le ciel
Avant de leur donner votre verbe mortel :
Mais nous avons puisé dans votre âme, poëte !
La forme qui devait nous servir d'interprète ;
Cette forme est à vous : ne la revoyez pas ;
Laissez-là simple et vraie et suivant pas à pas
Nos rêves, nos espoirs dans la lutte moderne.
Hélas ! la vérité n'ayant qu'un flambeau terne
Sur cette sombre terre où trop de mal la suit,
Ne peut que rarement dissiper votre nuit.
L'homme souffre : il attend sans cesse la lumière,
Il a besoin d'amour pour finir sa carrière.
A travers mille maux, mille devoirs divers,
Oubliant les printemps quand passent les hivers,
Il marche à peine, il va sans espoir et sans force,
Des choses d'ici-bas mâchant la rude écorce,
Injuriant le ciel et la terre et les eaux,
Posant et reprenant ses pénibles fardeaux
Qui l'usent bien avant le terme de la vie.
L'homme est infortuné, mais son âme est ravie
Lorsqu'une goutte d'eau rafraîchit son palais,
Lorsqu'il rêve un instant sous des ombrages frais
A l'heure où le soleil met du feu sur la terre.
Comme il faut peu de chose, alors, pour qu'il espère !
Mais hélas ! chaque culte, humain plus que divin,
Ne montre à l'homme errant qu'un unique chemin
Plein de ronces, souillé de boue, âpre, sans borne,
Qui s'enfonce et se perd dans un espace morne.
Le vague et l'inconnu planent sur ces hauteurs.
Hommes ! sachez trouver les foyers créateurs,
Sachez vous élever plus haut que la matière

Dont le corps se compose et qui tombe en poussière ;
Laissez monter votre âme au milieu des esprits ;
Vivez de notre vie, inspirez vos écrits
Des beautés de nos lois, de leurs douceurs augustes.
Soyez vrais, soyez bons, soyez grands... soyez justes !

La nature a pour vous des exemples. Le soir
Vous dit avec amour : « Homme, prière ! espoir ! »
Le jour a des beautés à nulle autre pareilles
Quand l'astre du matin, dans des rougeurs vermeilles,
Se lève frissonnant de lumière et d'amour.
Et le jour dit au soir, et le soir dit au jour
Ce mot mystérieux, parfum de la nature,
Qu'exhale chaque fleur, que l'océan murmure,
Que la brise, l'oiseau, le feuillage, l'éclair,
Tout reçoit de Dieu même et reproduit dans l'air :
Amour, sublime amour, c'est toi que le brin d'herbe
Connait et que la fleur du firmament superbe,
L'étoile, rayonnant dans l'espace sans fin,
Répand comme un flot d'or de son foyer divin ;
C'est toi que l'arbrisseau croissant sur une tombe,
Le chant du rossignol, l'aile de la colombe,
Tout rappelle au cœur pur et de bonheur rempli ;
C'est toi que chaque rose abrite en chaque pli
De son sein large et frais plein de feuilles bénies ;
Et c'est toi qui descends des sphères infinies,
Amour, pure étincelle, amour, divin baiser
Qui sur le front de l'homme ingrat vient se poser
Pour que dans son travail, dans sa peine, il résiste
A la voix qui lui crie : « Homme, sois égoïste ! »

Nous avons donc chanté l'amour, et Carita,
Cette mère des cieux qui toujours le chanta,
A mis près de ton front son front couvert de rides
Mais rayonnant. Quelle âme et quels beaux yeux limpid
Après elle j'ai mis mon cœur près de ton cœur.
Nous avons dit à l'homme, avec quelque douceur,
Sa loi sur cette terre et dans le ciel sa route ;
Nous avons dit le vrai : souhaitons qu'il écoute
La voix de deux esprits réunis en ce lieu
Pour lui crier : « Courage ! » et pour lui montrer Di

CARITA-MARIE.

SONNETS-ACROSTICHES

La Muse *Çarita* te protège, ô poète !
Aux accords de ton luth suave, harmonieux,
Un bon ange : *Marie*, attache sur ta tête,
Rayonnant diadème, un laurier glorieux.

En t'écoutant, ma lyre, hélas ! reste muette.
N'arrête point l'essor de tes chants vers les cieux ;
Trace un chemin moral à notre âme inquiète ;
Dévoile-nous l'amour des esprits radieux.

Epris de l'idéal, des lois sages, profondes,
Fais-nous concevoir Dieu dans le progrès des mondes,
Au nom du Spiritisme et de la vérité ;

Garde au cœur, médium, cette foi qui console,
Et qu'un jour triomphante, en sa blanche auréole,
Ton âme resplendisse en l'immortalité.

Nice, 13 *décembre* 1887. CHARLES NOZERAN.

Cher poète, merci ! Votre lyre et ma lyre,
Heureuses de vibrer toujours à l'unisson,
Au sein de la nature où le vrai les inspire
Recueillent l'idéal dans un divin frisson.

L'hymne de leurs accords vers l'Eternel aspire.
Et l'oiseau le redit, parfois, dans sa chanson ;
Si la Mort nous frappait, demain, dans un sourire,
Notre dernier soupir serait leur dernier son.

Oui, nous chantons la foi que la raison proclame,
Zélés propagateurs de ce qui prouve l'âme,
Et nous accomplissons ainsi notre devoir ;

Rêvons, c'est notre droit ; aimons, c'est notre fête.
Ami, vous m'accordez les accents du poète :
N'est-ce pas en vos vers qu'il convient de les voir ?

Paris, 20 *décembre* 1887. A. LAURENT DE FAGET.

MÉDITATION

tirée des Pensées de Carita

A M. Laurent de FAGET

Immuable beauté de la chaste nature,
Mer d'étoiles qu'on voit remplir l'infini bleu,
Vague de l'inconnu si mouvante et si pure,
Vous célébrez la gloire et la grandeur de Dieu !

Vous brillez, champs d'azur, profondeurs lumineuses!
Rien ne peut empêcher vos formidables plis
De maintenir à des hauteurs vertigineuses
Les soleils pour que leurs destins soient accomplis.

Immensité béante et gouffres insondables,
Sphères où l'étendue heurte ses tourbillons,
Où l'esprit ému voit des ports inabordables,
Vous régnez, mais qui donc féconde vos sillons?

Vous charmez !... et du bord de notre plage amère,
D'où le progrès puissant nous fera tous sortir,
De ce monde en chaos qu'habite la chimère,
Un cri, de notre amour, monte vous avertir.

Astres sereins et fiers, solitudes profondes,
Vous nous revélez Dieu, dont le nom est écrit.
Dans les cieux flamboyants que parcourent les mondes,
Vous êtes,... et d'espoir vous bercez notre esprit.

L'homme cherche, dans la matière qui l'obsède,
Des preuves de ce Dieu que son âme pressent ;
Il voit autour de lui le mal à qui tout cède,
Ce mal trouble son être et son cœur s'en ressent.

Il ne découvre pas dans l'éclat des étoiles
L'Eternel, promoteur de ce rayonnement ;
La pensée a toujours devant elle des voiles
Qui l'empêchent de lire au front du firmament.

Hélas ! l'homme est rampant ; les ailes de son âme,
Qu'accablent le malheur et que rognent le temps,
N'ont plus cette envergure immense que réclame
L'espace illimité dans les cieux éclatants.

Qu'importe, cependant ? Les voix de la nature
Ont des accents secrets pour apprendre aux humains
Qu'au dessus de l'argile aride et sans culture
L'intelligence veille et pense aux lendemains :

Le langage du vent quand il frôle des plantes,
Qui, pour la rêverie a d'attrayants appas ;
Le doux bruissement des ramilles tremblantes,
Peuvent faire oublier les soucis d'ici bas.

La rose qui fleurit, le papillon qui passe
Et qui va sur la fleur bercer son vol léger,
La rosée et les pleurs qui tombent de l'espace,
A regarder les cieux tout doit nous engager.

Tout doit nous révéler ainsi l'Etre suprême
Dont la bonté surveille et dore les moissons,
Dont l'amour nous sourit, dont la sagesse sème
Dans les cœurs des rayons, dans les airs des chansons.

Allez dans les prés verts cueillir la marguerite,
Pâquerette au cœur d'or qui parle d'avenir ;
Ecoutez le ruisseau charmant qui vous invite
A garder de sa course un riant souvenir ;

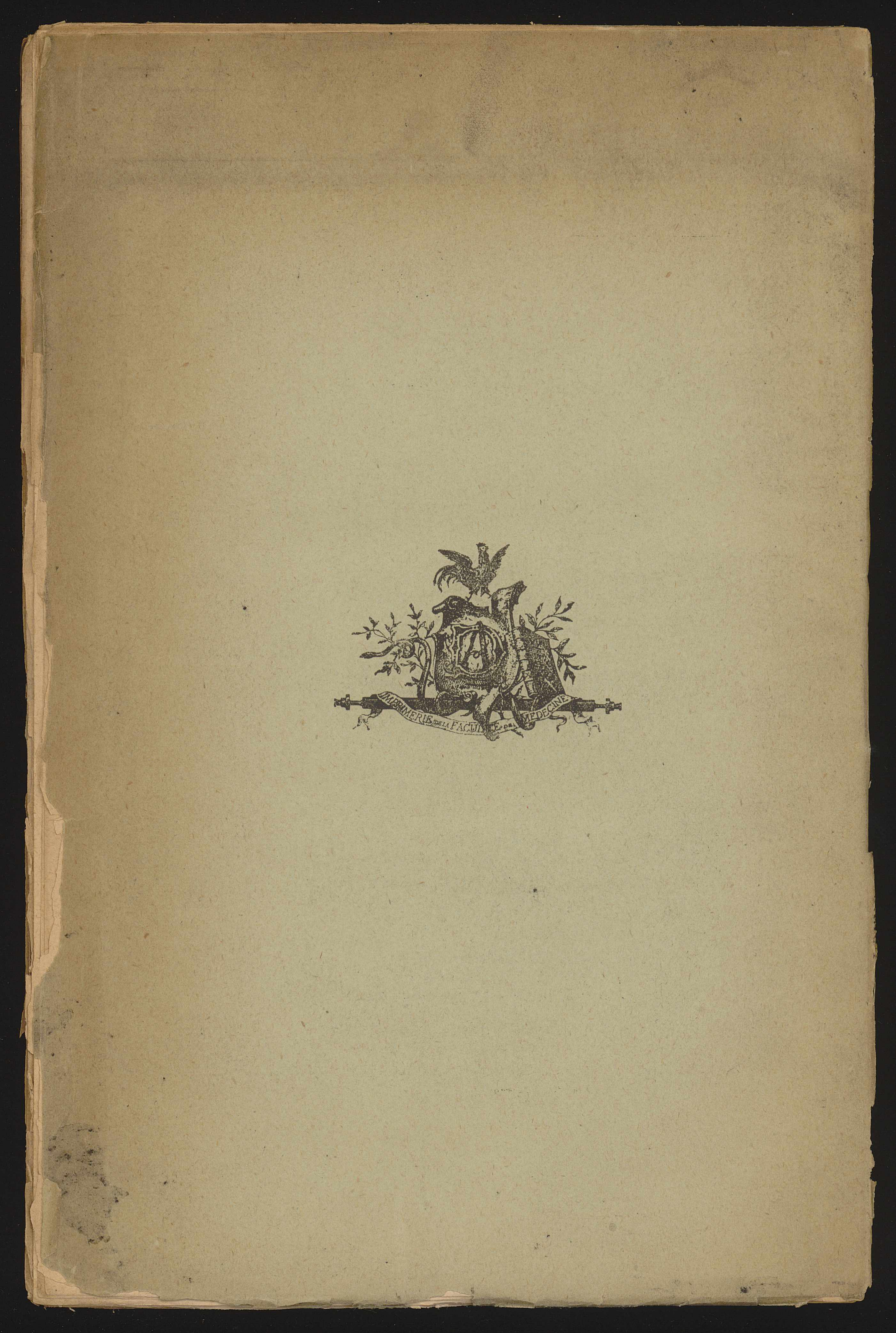
Et vous verrez partout la paix et l'harmonie,
Et vous comprendrez mieux les lois de l'univers ;
Vous bénirez de Dieu la puissance infinie,
Aux espoirs glorieux vos cœurs seront ouverts.

M. Auguste VERRIEUX.

Carita remercie le doux poète qui a eu la charmante pensée de traduire en vers quelques-unes de ses méditations. Elle est heureuse qu'un cœur ait battu et qu'une lyre ait vibré, non en son honneur, mais pour la défense des principes qu'elle soutient.

CARITA.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succ., imp. de la Faculté de médecine, 52, rue Madame et rue Corneille, 3


IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE